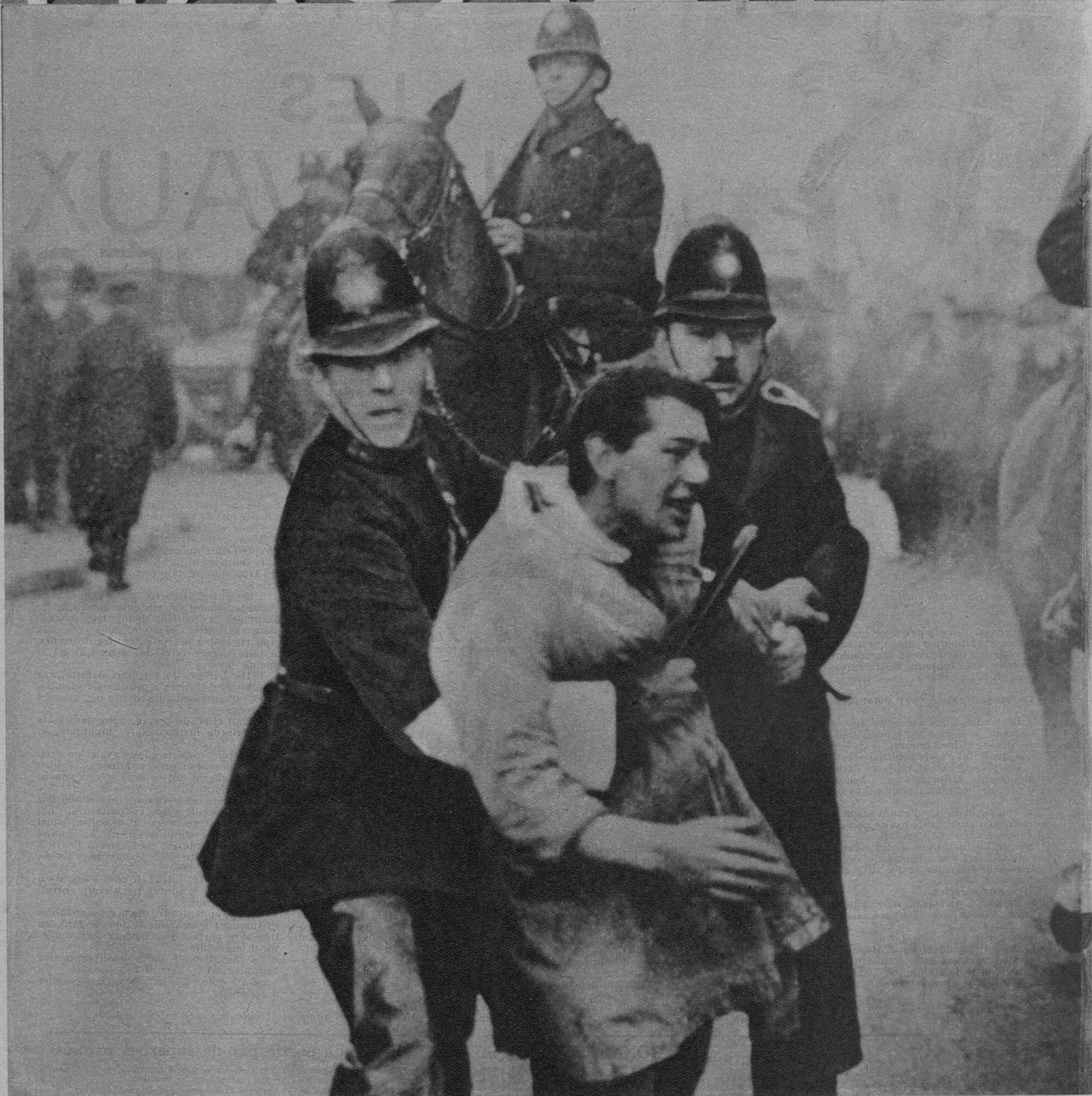


POLICE MAGAZINE



A COUPS DE MATRAQUE !

La "marche de la faim" des chômeurs britanniques, à Hyde Park, s'est terminée par de violentes bagarres entre policemen et manifestants. Mal en point, un "marcheur" est, ici, "ceinturé" par la police. (W. W.)

J'ASSISTAIS, la semaine dernière, à Maisons-Laffitte, au travail des chevaux de course.

Il était de fort bonne heure et les poulains et pouliches de toutes les écuries se rendaient à la file indienne sur les pistes d'entraînement.

Il s'agissait, semblait-il, de chevaux fantômes ce jour-là, car les cracks n'étaient que des silhouettes grises dans le brouillard épais.

Arrivé sur l'un des « ronds », où les chevaux trottaient pendant un quart d'heure ou font un essai sur mille ou douze cents mètres, je rencontrai d'aimables

Ci-contre : A l'entraînement.



En pleine action.

entraîneurs et j'osai poser à ce groupe de compétences hippiques une question qui, pour avoir fait fuir souvent bon nombre de spécialistes, est toujours restée sans réponse... ou à peu près !

Le joueur est-il mal défendu ?

Je demandai à ces dresseurs de cracks si vraiment le joueur était aussi mal défendu qu'il veut bien le dire.

Voici quelle fut exactement ma question : — Les présents étant toujours exceptés naturellement, connaissez-vous beaucoup d'entraîneurs marrons... pour ne pas dire plus ?

Le groupe demeura d'abord silencieux, des sourires s'esquissant ensuite peu à peu sur toutes les lèvres.

Defeyer me demanda à son tour : — Connaissez-vous beaucoup de professions dans lesquelles il n'y ait point de malhonnêtes gens ?

— Aucune... certes.

— Pardon, intervint malicieusement Maurice d'Okhuysen, j'en connais une, moi.

— Laquelle ?

— Celle du président de la République.

Nous acceptâmes cette explication qui confirmait la règle établie par Defeyer.

— Donc, il y a des entraîneurs malhonnêtes ?

Ma conclusion fit pouffer George Mitchell, qui riposta :

— Il y en a, mais ne le dites pas trop. Il y en a, mais ils ne sont pas parmi nous. Je n'en doutais point.

— Il y en a plus qu'on ne le dit, mais moins qu'on ne le croit, intervint Head.

J. Ginzbourg prit à son tour la parole pour questionner.

— Qui me dira où commence la malhonnêteté pour un entraîneur ?

Un exemple d'honnête malhonnêteté.

Personne ne répondit. Ginzbourg poursuivit :

— Discutons sur cet exemple : j'ai dans mes écuries un cheval qui est resté six mois

sans travailler. Je le fais examiner par le vétérinaire et je décide de le rendre à l'entraînement. Enfin, je veux le remettre en confiance en lui fournissant l'occasion de courir un petit prix. Mais je pense encore à ce qu'il pourra faire et je dis au jockey qui montera ce cheval de le ménager, voire de ne pas insister s'il se sent peu disposé à s'employer. Ai-je commis une malhonnêteté à l'égard du

joueur ? Certes, vous me direz qu'un cheval engagé doit pouvoir gagner et que le joueur ignore tous les « mais » et les « si » susceptibles de compromettre une victoire.

Question délicate en effet. Elle est d'ailleurs souvent revenue sur le tapis vert des discussions hippiques. De nombreux joueurs ont demandé par exemple à plusieurs reprises que les ordres donnés à un jockey soient rendus officiels.

D'autres ont même suggéré de permettre aux entraîneurs d'engager des chevaux sur lesquels le public ne serait

pas autorisé à jouer.

Le groupe fut d'avis que le cas signalé par l'entraîneur Ginzbourg n'était pas une malhonnêteté.

— Malheureusement, dit Mitchell, trop d'entraîneurs mal intentionnés (voyez comme je suis prudent !), quand un de leurs poulains a couru de façon suspecte, invoquent ces ordres de prudence, déclarant aux commissaires qui les interrogent : « Le cheval m'avait paru nerveux à l'entraînement. J'ai dit en conséquence à X... de ne pas le pousser s'il se sentait mal disposé. »

Et cela passe neuf fois sur dix ! Finalement, mes interlocuteurs furent

d'avis de grouper les malhonnêtetés en question en deux groupes : les grandes et les petites.

Les petits comprennent cent tricheries qui consistent non à empêcher un cheval de gagner pour en avantager un autre plus coté, mais à le « tirer » pour lui faire donner de la cote dans une plus lointaine épreuve.

La règle de ce jeu consiste à ne pas placer un cheval, afin de ne pas attirer l'attention sur lui dans les épreuves qui suivront.

Il est évident qu'un cheval qui n'aura pas été au moins troisième à sa dernière sortie ne paraîtra pas avoir une grande chance lors de son prochain engagement.

C'est le procédé de l'étouffement.

Mais cette tricherie n'est en réalité préjudiciable qu'aux novices, car les habitués connaissent fort bien les entraînements où trop souvent l'on étouffe la forme d'un crack.

Une autre tricherie de seconde zone consiste, quand certain entraîneur que les scrupules n'étouffent point trop engage dans la même épreuve deux chevaux appartenant à des propriétaires différents, à faire gagner celui des deux qui est le moins joué.

Cette tricherie-là est plus néfaste, car l'habitué lui-même s'y peut laisser prendre. Et maintenant abordons les grandes tricheries.

Il faut citer, au premier rang dans cette catégorie de malhonnêtetés hippiques, le doping.

Le doping consiste à faire avaler un excitant au cheval qu'on veut faire gagner bien que ce cheval ait couru précédemment hors de forme.

Mais alors cette victoire inattendue fait dresser l'oreille aux commissaires, qui ordonnent un prélèvement de salive, lequel sera examiné minutieusement. Le doping constaté, on enlèvera sa licence à l'entraîneur malhonnête et les joueurs lésés seront ainsi bien vengés.

Le doping fut introduit chez nous, il y a une trentaine d'années, par certain entraîneur américain.

Comme on rencontre des demi-mondaines dissimulant leur vieillesse sous le fard, on découvre parfois des chevaux formidablement maquillés.

Ce cheval qui a de la qualité prendra brusquement le nom et l'ascendance d'un « veau » qu'on n'a jamais pu faire gagner à réclamer.

(Suite page 14).

JEAN KOLB.

LES CHEVAUX TRUQUÉS



Un dernier effort à l'arrivée.

Direction - Administration - Rédaction

30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
ÉTRANGER...	Six mois ...	26 fr.
	Un an ...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le « ta » réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

SERVICE



Au cœur de l'espionnage allemand

Un éclair d'acier avait enveloppé l'énorme poignet.

RÉSUMÉ. — Un espion est surpris flagrante delicto. Il a le dessus dans la lutte avec un policier. Puis l'espion change de camp...

V

Hallali.

Un knock-out ne dure jamais bien longtemps. Si dur, si énergique, si rude que soit appliqué le direct ou l'uppercut qui le crée, le vaincu, au bout de quelques secondes, reprend lentement.

Pinchon, lui, fut tiré de son évanouissement par une main qui, avec précaution, déplaçait son bras. Les oreilles encore bourdonnantes, il entr'ouvrit les yeux. Quelle était cette main salvatrice et si douce qui prenait soin de lui ?

Stupeur, c'était Stephenson. Ne voyant personne alentour, il soulevait le bras de son adversaire qui, dans un demi-somnambulisme, défendait encore son sac...

Sans hâte, le Danois le fouillait maintenant et y découvrait l'attirail du policier... Il engouffrait tout dans ses poches, revolver, menottes, papiers d'identité, cartes d'immatriculation à la Sûreté générale, papiers personnels, etc.

Pinchon complètement remis ne bougeait pas d'un pouce. Au travers de ses yeux mi-clos, il observait le manège de l'autre, à croupetons sur son butin.

Stephenson se leva. A ce moment, il se tenait légèrement de profil et examinait l'horizon. Il n'y avait pas eu de bruit de lutte. Pas d'éclat de voix. Le silence vespéral n'avait été troublé en rien. Ses gros souliers ferrés d'alpiniste touchaient presque le corps de l'allongé. Il courba son immense buste sur le visage de l'inspecteur. Une plaque de la dimension d'un sou rosissait le menton à la fossette. Deux virgules rouges sortaient des lèvres. Il avait bien visé. Quel punch !...

Le souffle du dormeur malgré lui était court et rapide. Pas de doute. Le knock-out, anesthésique puissant, produisait encore son effet. Alors une idée diabolique germa dans le cerveau de ce sacré Danois.

Lui, gibier poursuivi, traqué, allait prendre le chasseur. Il ricanait en pensant à ce qui allait suivre.

Inquiet, ne sachant pas ses intentions exactes, si ce n'est qu'elles étaient mauvaises, Pinchon ne perdait pas un de ses gestes ?

Stephenson se releva et fouilla ses poches.

Le tintement de l'acier des masselottes, les légères et combien puissantes menottes, éveilla l'attention du policier.

« Les... », pensa-t-il, atterré, il va m'offrir gratuitement mes bracelets. »

Le colosse en examinait le manèment. Il avait trouvé la petite clef permettant l'ouverture. Les terribles pinces de « homard » étaient prêtes à fonctionner.

Le « gibier » triomphant se baissa...

Soudain, sa jambe droite, emprisonnée dans un étai, fut tirée violemment. Il perdit l'équilibre et tomba lourdement à terre. D'un bond de jaguar, Pinchon fut sur lui. Dans sa chute, Stephenson avait lâché les mâchoires d'acier qui avaient glissé près de l'inspecteur. Moins fort, mais beaucoup plus souple et plus rapide, le policier, qui ne savait trouver son salut que dans la vitesse de ses mouvements, les avait ramassées.

Clac, clac. Comme une vipère pointée sur sa proie, un éclair d'acier avait enveloppé l'énorme poignet.

Mais l'homme restait encore dangereux. D'un coup de rein, il réussit à se mettre debout. Il lançait en avant, avec la force des béliers du moyen âge qui défonçaient les portes des châteaux médiévaux, ses deux poings enchaînés, et si Pinchon n'eût évité cette zone de tir, il était une fois de plus hors de combat.

Mais notre homme est Marseillais, et la savate de nos pères n'a pour lui aucun secret. Une, deux, un coup de pied de figure qu'eût envié Charlemont atteignit l'antagoniste au ventre... Il est tellement grand que Pinchon ne put rattrier le but.

Le colosse s'écroula à nouveau, mal en point cette fois. Avec les lanières de son sac, le vainqueur lui lia les jambes, les cuisses les bras au corps, le « saucissonna » dans la belle et bonne méthode policière.

Dans la lutte, les jumelles d'approche s'étaient décrochées et gisaient à quelques pas. Pinchon se précipita. Il savait bien qu'il tenait la preuve formelle du délit. C'était un appareil photographique perfectionné. En examinant le paysage, ce touriste prenait des vues intéressantes la défense nationale. Il en avait déjà une collection.

Pinchon le fouilla ensuite impunément. Pour une fois, l'espion avait manqué de prudence. Il avait sur lui un copieux questionnaire, en langue chiffrée, des lettres de fournisseurs émanant d'un bureau de la 7^e D. I. de Munich. Peut-être l'avait-il gardé de peur d'oublier quelque chose, en espion consciencieux qu'il est.

Pinchon laissa là son homme, dormant à son tour du sommeil artificiel provoqué par un choc au plexus solaire. Il entra dans la

futaie, fit trois cents mètres à peine et s'entendit tout à coup interpeller.

Deux « fauvettes bleues » (comprenez gendarmes) étaient devant lui. Ils s'approchèrent. Mon camarade tout de go se nomme et veut leur expliquer sa présence. Il ne lui en laissait pas le temps.

— Qu'est-ce que vous faisiez là ? Allez, ouste, suivez-nous. Vos papiers.

Il avait tout laissé près de son prisonnier inoffensif.

— Puisque je vous dis que je viens d'arrêter un espion, même qu'il est là tout près, ficelé à la façon d'un cervelas.

Quand il racontait et mimait la scène, Pinchon ajoutait :

— Ah ! il sont parfois durs d'oreille, ces frères mirontons.

Enfin, il n'est de quiproquo qui ne finisse par cesser entre gens de bonne volonté et servant la même cause. Bientôt, une voiture emmenait Stephenson qui hurlait sa colère et bavait de rage. Il est actuellement à l'instruction.

— Il a fini de nuire pour longtemps, murmurai-je.

— Pas forcé, il risque au maximum cinq

ans. Il est homme à les faire sans vouloir profiter de l'échange. Vous savez en quoi cela consiste ?

— Non, pas très bien.

— Quand un de nos agents se fait prendre de l'autre côté, on l'échange contre une équivalence, c'est-à-dire contre un agent allemand, pris dans nos filets, ayant la même envergure, donnant le même rendement, ayant un même coefficient d'importance.

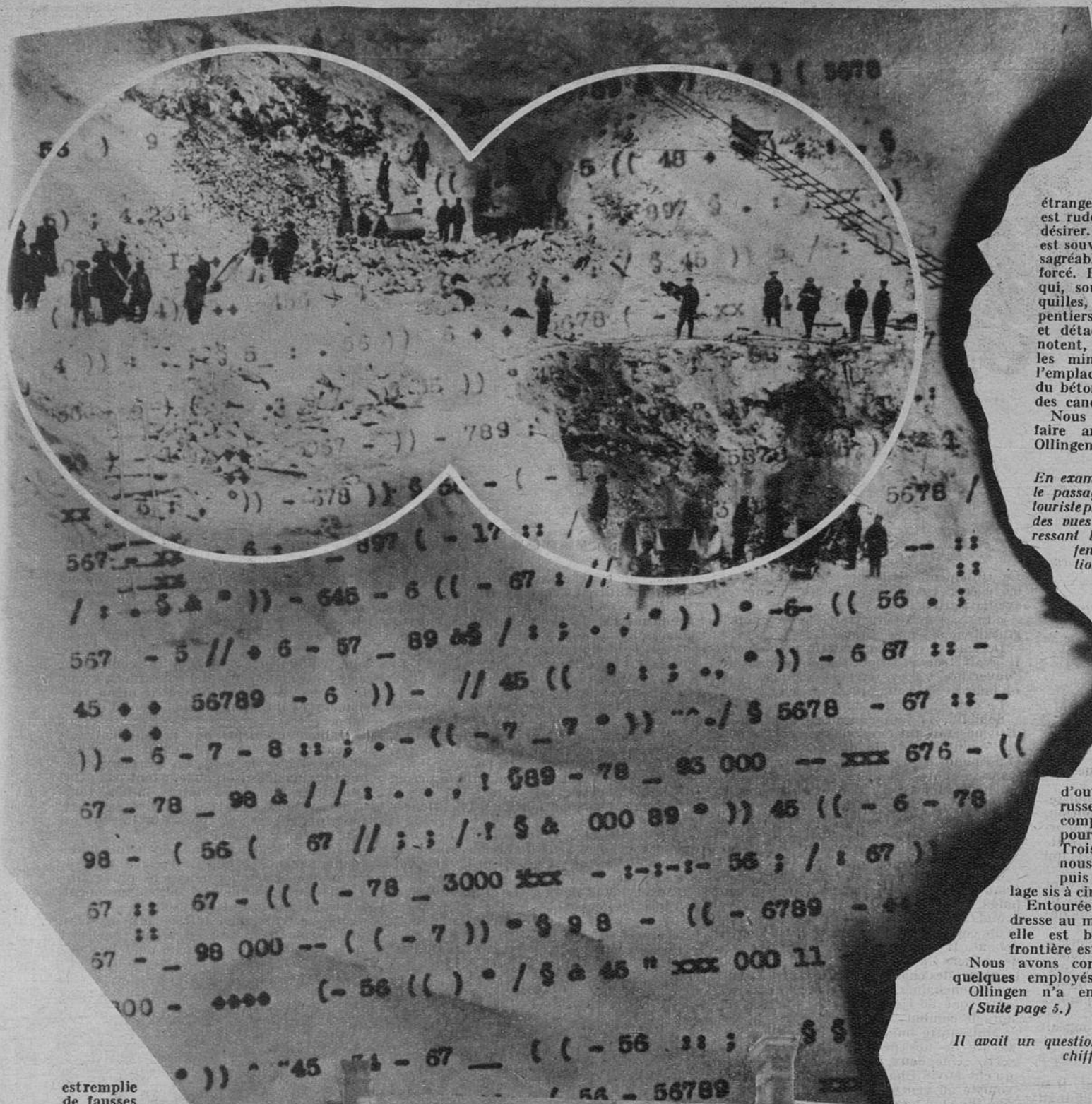
Malheureusement, nos peines sont tellement bénignes qu'ils refusent souvent la liberté. Trois, six mois, un an, deux, trois ou cinq ans de prison ne leur font pas peur. Durant ce temps, les nôtres, là-bas, tournent en rond dans des cellules sans air, sans lumière, et cela pour 10, 15, 20 ans. Une éternité... quoi.

Loriot s'était tu. Bah ! conclut philosophiquement Ollingen, il en a tout de même pour quelques mois à ne plus nuire. Un de plus au tableau... Malheureusement, c'est du gibier qui ressuscite.

Mes lecteurs, peu initiés aux mystères de l'espionnage, se figurent peut-être qu'un espion est un homme dont la valise



Le colosse s'écroula à nouveau, mal en point cette fois.



qui ont mission d'édifier, sur notre frontière: forts, travaux en surface, souterrains, en un mot établir le système de défense de notre territoire de Lille à Mulhouse. Je ne vous situerai pas, et pour cause, l'endroit précis de nos opérations.

Il y a quelque 30 000 hommes occupés à ces travaux: 20 000 étrangers y participent. La main-d'œuvre y est rude: les conditions d'habitat laissent à désirer. Le Français, qui aime son confort, est souvent gêné de cette promiscuité désagréable, aussi n'y va-t-il que contraint et forcé. Bref, il y a là une pépinière d'espions qui, sous l'apparence de manœuvres tranquilles, de terrassiers solides, de charpentiers habiles, affichant des airs bonasses et détachés des contingences, observent, notent, emmagasinent dans leur cerveau les minutieux détails de la construction, l'emplacement de pièces futures, l'épaisseur du béton, l'angle de bois des mitrailleuses et des canons, etc.

Nous n'avons certes pas mission de les faire arrêter si nous en trouvons. Mais Ollingen, repérera les brebis galeuses et préparera son coup de filet futur.

En examinant le passage, ce touriste prenait des vues intéressantes la défense nationale.

Le chef d'entreprises n'est au courant de rien: il a fait afficher une demande d'embauchage pour certains postes: nous lui sommes reconnaissants et la glace est vite rompue. Première journée: prise de contact avec les camarades. Tous de bons Français (chez les dessinateurs et détenteurs de plans, on n'accepte pas d'étrangers); s'il en est qui trahissent, ils sont rares.

Commis des ponts et chaussées dans ma jeunesse, plans épurés, croquis, devis, me sont choses familières, et j'ai tôt fait de m'habituer à ma nouvelle tâche. Cela me rajeunit de quinze ans.

Ollingen dirige son équipe d'ouvriers allemands, tchécoslovaques, russes, italiens, tour de Babel étrange et compliquée. Il a fait tous les métiers (et pour cause) et se trouve à l'aise dans tous. Trois jours se passent sans incident. Nous nous retrouvons le soir à la cantine, puis ensuite à l'auberge d'un petit village sis à cinq kilomètres de là où nous couchons.

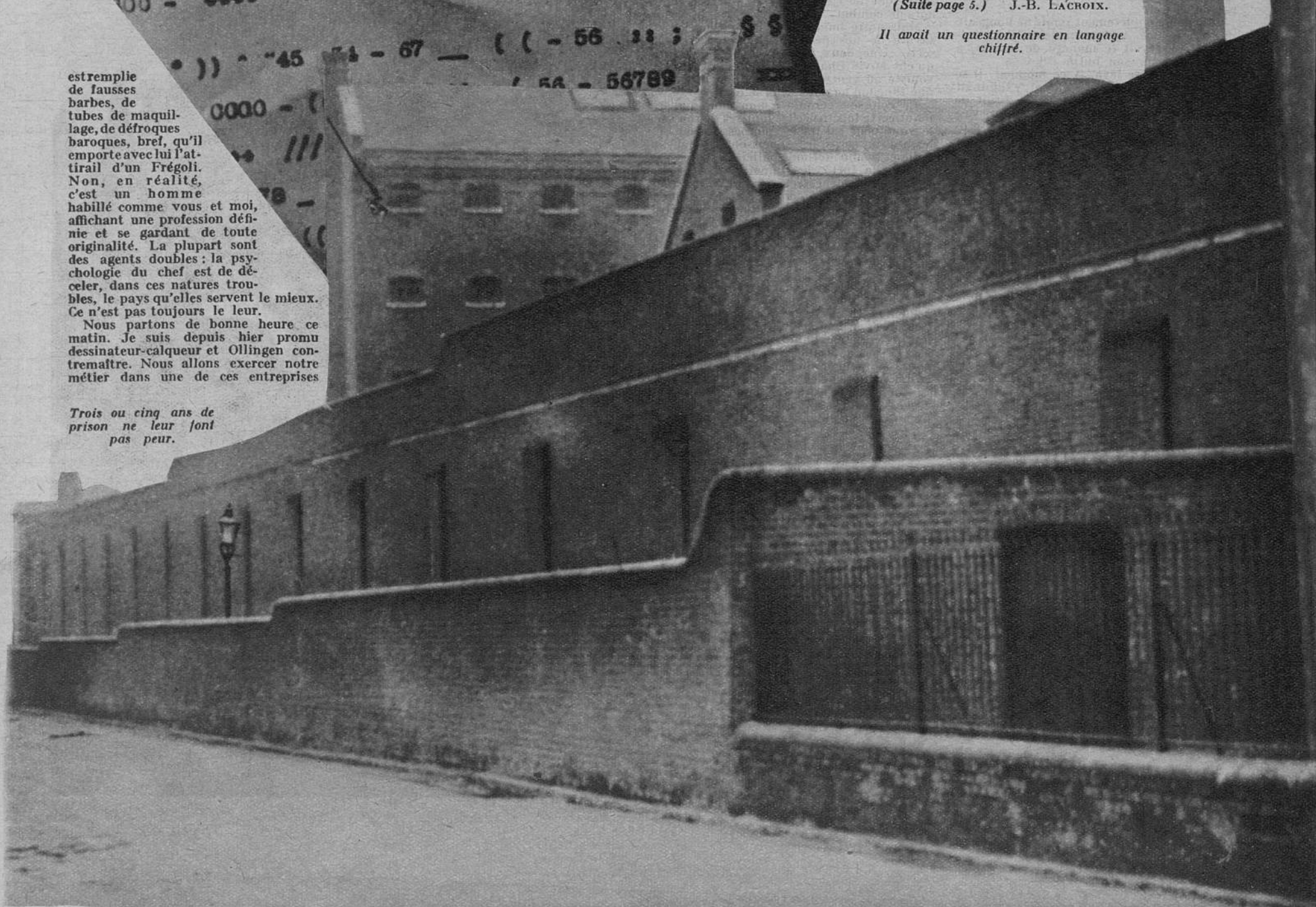
Entourée de champs et de jardins, elle se dresse au milieu d'une petite futaie riante, mais elle est bien solitaire. La frontière est là, tout près.

Nous avons comme compagnons quelques employés de l'entreprise. Ollingen n'a encore rien surpris (Suite page 5.) J.-B. LACROIX.

Il avait un questionnaire en langage chiffré.

estremplie de fausses barbes, de tubes de maquillage, de détroques baroques, bref, qu'il emporte avec lui l'attirail d'un Frégoli. Non, en réalité, c'est un homme habillé comme vous et moi, affichant une profession définie et se gardant de toute originalité. La plupart sont des agents doubles: la psychologie du chef est de déceler, dans ces natures troubles, le pays qu'elles servent le mieux. Ce n'est pas toujours le leur. Nous partons de bonne heure ce matin. Je suis depuis hier promu dessinateur-calqueur et Ollingen contremaître. Nous allons exercer notre métier dans une de ces entreprises

Trois ou cinq ans de prison ne leur font pas peur.





Pour combattre les Gangsters Britanniques

Sur les routes britanniques, de multiples attaques à main armée se produisent. Elles sont conduites par des bandits en automobile qui, se déplaçant très rapidement et parcourant de grandes distances, sont difficiles à « repérer ». En outre, les voitures dont est munie la police anglaise ne vont pas assez « vites » pour donner utilement la chasse aux « gangsters » de Grande-Bretagne. Plusieurs fois déjà, à la faveur de la nuit et de leur accélérateur, les autos des bandits ont pu disparaître.

Emue de cet état de choses, la police de Londres — Scotland Yard — envisage toutes mesures nouvelles de protection. Les routes seront gardées plus strictement encore : un système de « paillasons à clous » disposé sur la chaussée mettra instantanément à plat les pneus des autos qui refuseraient de stopper ; enfin, l'on fonde de grands espoirs sur l'invention du major Henry Chaddocks.

Il s'agit, comme on le voit sur notre cliché, d'un petit fusil peu encombrant, qui est en réalité un pistolet de grandes dimensions, auquel une crosse a été adjointe. Ce pistolet a deux canons différents

et de grosseur différente. L'un sert à tirer une balle spéciale, de gros calibre, qui traverse de part en part une carrosserie, perce aisément la tôle d'un réservoir d'essence et met le feu à l'essence. L'autre canon reçoit une cartouche ordinaire, pour faire feu sur les bandits ou crever un pneu de leur voiture.

Il s'agit d'une arme terrible, qui a été essayée avec plein succès par son créateur devant la police de Londres. Pour bien en comprendre l'intérêt, il faut noter que dans toutes les voitures britanniques le réservoir d'essence est à l'arrière. Même si l'auto des policiers est inférieure en vitesse pure à celle des « hors-la-loi » qu'ils poursuivent, le détenteur du pistolet-fusil, assis à côté du conducteur, a une chance de placer à coup sûr sa balle incendiaire... sinon l'autre.

A Scotland Yard après des expériences concluantes effectuées non seulement à l'arrêt, mais aussi à quatre-vingts kilomètres à l'heure au cours d'une « chasse » simulée, on estime que l'arme nouvelle due à l'imagination scientifique du major Harry Chaddocks rendra les plus grands services dans la lutte contre les bandits de grand chemin. J. S.

A HUIS CLOS : Les Causes salées

Une nuit au Bois

UNE heure et demie... une nuit trop chaude, trop belle, trop lourde : une nuit tropicale de l'été dernier... le bois de Boulogne n'est que soupirs, baisers, chuchotements.

Là-haut, sur la voûte sombre, se détache la ronde face blafarde de la lune parfois voilée d'un léger nuage : sans doute est-ce par pudeur, car ce qu'on voit en bas ferait rougir un corps de garde... autos qui glissent mollement laissant entrevoir par les vitres baissées des visages pâmes... cyclistes qui pédalent jambe à jambe avant d'aller échouer sur l'herbe, bouche à bouche... promeneurs et promeneuses par deux, par trois, par quatre, sont allongés sous les arbres...

Amours de plein air ? non... partouzes... tout à l'heure sûrement, les agents vont passer et une formidable rafle enveloppera, comme dans un filet, hommes et femmes enlacés.

— Tu m'aimes !
— Je t'adore...
— C'est vrai, bien vrai ?
— Tu le sais bien...
— Les hommes sont si menteurs...
— Pas moi, je t'aime follement, ah ! tu ne le sais que trop...

Et pour prouver sa passion, l'amoureux se laisse choir à terre, entraînant la femme dans sa chute... Alentour, les autres qui n'en sont restés qu'aux préliminaires se redressent peu à peu pour examiner avec curiosité ce couple si épris.

Il y a vingt « voyeurs » autour dudit couple qui s'est embarqué pour Cythère... l'homme se redresse et, lyrique, déclare :

— Vous avez eu un beau spectacle, mes amis, que voulez-vous, je pense, avec le poète chinois Li Tai Po, que, quels que soient l'heure et le lieu, les roses ont besoin d'eau, les femmes ont besoin d'amour !

On rit, puis l'acteur de ce spectacle vécu s'écrie :

— Maintenant que vous avez regardé, il faut payer !

Et, en manière de plaisanterie, il tend, comme sébille, son chapeau...

Hélas, les agents — ces éternels empê-

cheurs de danser et... d'aimer — ont vu la scène et interviennent... cris, protestations, appels prolongés des klaksons, vrombissement des autos... tout le monde au poste... La douzième chambre correctionnelle... l'habituel épilogue des affaires de mœurs... Au banc des prévenus, penauds, l'homme et la femme qui, par une trop lourde nuit d'août, firent, selon leur expression, « l'amour en plein air » attendent le sort que va leur réserver dame Thémis pudique.

— Voyons, fait le président à l'homme, comment vous appelez-vous ?

— Robert D...

— Et vous, demande-t-il à la femme.

— Monique D...

— Vous êtes donc parents ? interroge encore le président.

Et le prévenu, avec un sourire :

— Parents, oui, c'est-à-dire, non... enfin nous sommes mariés !

Cette fois le substitut sursaute, les assesseurs, qui peut-être allaient somnoler, se réveillent tout à fait, le public qui déguste cette histoire d'attentat à la pudeur s'intéresse plus encore, le président s'exclame :

— Comment, vous êtes mariés ? mais alors qu'êtes-vous allés faire au Bois ?

Le lit conjugal ne devait-il pas davantage convenir à vos ébats légitimes à domicile, mais illicites devant cinquante personnes ? Voyons, madame, vous n'avez pas honte !

La femme, gracieuse, rougissante, à l'air ingénu, une de ces femmes dont le vocable populaire dirait volontiers qu'on lui donnerait le Bon Dieu sans confession ; de fait, elle baisse les yeux, tandis que le magistrat répète :

— Voyons, madame, vous n'avez pas honte ?

Elle rougit plus encore et souffle :

— Non, monsieur !

Le « complice » est à son tour interrogé :

— Vous, le chef de la communauté, l'homme... pourquoi vous êtes-vous laissé aller à cette aventure : vous êtes un commerçant honorable, vous n'avez jamais été condamné... alors pourquoi ?

« L'honorable commerçant » est prolix.

— Que voulez-vous, monsieur le Président, ce soir-là, il faisait si chaud que

nous sommes sortis pour prendre l'air... mais ma femme était si tendre que j'ai eu beau me surveiller comme un œuf à la coque (sic), je n'ai pas su résister, d'abord je lui ai dit des mots gentils, je l'ai embrassée, ensuite — car nous sommes des jeunes mariés — je lui ai fait la cour à deux mains (resic), elle a d'ailleurs résisté, parce qu'il y avait du monde autour de nous et puis elle a cédé !

L'épouse alors soupire en lançant un regard énamouré à son conjoint :

— La femme doit obéissance à son mari : c'est le maire qui l'a dit !

Le président s'énervé.

— Oui, mais il ne vous a pas dit de... de... enfin, de « faire ça » à la barbe des promeneurs.

Le prévenu cherche à s'excuser.

— Evidemment, nous avons eu tort, mais n'est-ce pas, ma femme a du *sex appeal*, je ne sais pas résister... même quand nous ne sommes pas au Bois... ça arrive aussi bien en taxi ! j'essaierai de ne plus recommencer !

— Vous ferez bien, conclut le président, en tout cas, et que cette leçon vous soit salutaire, le tribunal vous condamne à trois mois de prison avec sursis chacun !

Puis, sentencieux, il ajoute :

— La justice ne peut admettre un tel relâchement des mœurs ; jusqu'à présent, le Bois ne servait de refuge qu'à des couples irréguliers, si maintenant les gens mariés s'y mettent... où allons-nous, juste ciel, où allons-nous ?

Et, d'un geste, il renvoie les condamnés, ayant l'air de leur dire :

— Allez... et ne péchez plus !

Les deux époux vont-ils prendre l'avis en conséquence ? hum ! cela ne paraît pas certain... ils marchent enlacés... dans le couloir ; sous l'œil du garde débonnaire, ils échangent un long baiser... que va-t-il se passer dans le taxi ?

MAITRE ZÈDE.

SERVICE SECRET

(Suite de la page 4.)

de suspect autour de lui. Il sait que dans ceux qu'il coudoie, qu'il commande, qu'il conseille quelques... camarades de l'autre côté se sont glissés. Aucune figure familière qu'il a l'habitude de rencontrer là-bas, outre-Rhin, n'est venue frapper son regard sagace. Par ces belles soirées de juillet, chaudes et lourdes, nous prolongeons notre dîner par une partie de manille à quatre.

Nos partenaires, deux bons gros Angevins, comptables à l'entrepôt, nous donnent la réplique.

Ce soir-là, nous venions de jeter nos dernières cartes sur le tapis usagé. Il était onze heures. Nous échangeons avec nos pacifiques antagonistes la poignée de main de l'amitié, quand la grille du jardin grinça. Qui vient donc, à cette heure ? murmura le patron. Si encore c'était dimanche, quelques couples viennent s'égayer par ici, mais aujourd'hui lundi ?

Un homme modestement vêtu s'avance, suivi d'une jeune femme fort jolie et habillée plus élégamment que son compagnon.

Ollingen s'appretait à me tendre sa large dextre et à me broyer, suivant sa détestable habitude, les métacarpiens lorsque mollement son bras s'abattit le long du corps. Je le regardai stupéfait. Son bon sourire s'était effacé. Il contemplait le nouveau venu avec curiosité, semblait-il. Son visage impassible ne trahissait aucune émotion intérieure ; mais je commençais à connaître mon bonhomme et je comprenais la tempête qui se déchaînait dans son cœur. J'aurais par exemple été incapable de savoir pourquoi. Pourtant, quelque chose de soudain, d'anormal, d'étrange avait détraqué sa belle machine.

Cependant l'arrivant demandait au tavernier deux chambres.

— Une pour ma fille et une pour moi.

L'hôtelier les lui donna et appela la servante pour les conduire.

Ollingen me prit par le bras.

— Sortons ; par cette splendide nuit, nous avons bien le temps d'aller nous coucher.

Je le suivis. La plaine lorraine s'étendait, immense, baignée de lune. Quelques meules de gerbes, fantômes sombres, cassaient la perspective.

Lorsque nous fûmes loin de tout, dans un chaume désert où personne ne pouvait nous entendre, mon compagnon me souffla plutôt qu'il ne murmura :

— C'est Schumann et sa maîtresse, deux des plus habiles limiers du contre-espionnage allemand. Veillons au grain, monsieur ! Il va y avoir du sport.

(A suivre.) J.-B. L.

Chaque changement d'adresse doit être accompagné de 0 fr. 60

DEMANDEZ
PARIS
magazine



Son N° SPÉCIAL

de NOVEMBRE

contient :

L'AMOUR EN LIBERTÉ

par René JOLIVET

SCANDALES D'UNE REINE

par Léon TREICH

L'ESPIONNE

par Paul REBOUX

Une nouvelle magnifique

CONFESSION

par Henri DUVERNOIS

TATOÜAGES

par Pierre DESCAVES

Et beaucoup d'autres articles

signés des meilleurs écrivains

100

PHOTOGRAPHIES

INÉDITES avec HORS-TEXTES

FONT DE CE NUMÉRO

une Publication de premier ordre

60 PAGES SUR PAPIER GRAND LUXE

EN VENTE PARTOUT

LE N° : 4 francs.

L'abonnement d'un an est de : 40 frs

donnant droit à une Pendulette de valeur.

PARIS-MAGAZINE

227, Rue St-Denis - PARIS

La semaine prochaine :

LA

Fantastique Histoire

d'EDGAR de BOURBON

RÉVÉLATIONS SUR

L'EXISTENCE D'UN

ANCIEN ESPION

NICE. — De notre envoyé spécial.

Nice, frileux, semble se blottir sous ses palmiers et sous les tours en rocaïlle de la moyenne Corniche, vestiges d'un déplorable goût architectural. L'automne, sur la Côte d'Azur, est une transition. Les belles estivantes en pyjama ont déserté le Lido, la Frégate ou la Grande Bleue. On attend maintenant les riches Anglais épris d'hiver doux et clair, les Américains en voyage de noces, les joueurs des cinq parties du monde, qui arrivent là avec leurs martingales infaillibles et leurs valises écroussées.

Au Maxim's, qui est le dancing chic, les petites sœurs hollandaises, entraîneuses et attraction, ont émigré sous d'autres cieux. On ne reverra pas de plusieurs mois la plus jeune, qui ressemblait tant à Nancy Caroll ! Chez le père Gloriette, bal plus « musette », on tourne un peu mélancoliquement aux accents de la « Biguine », couplet d'Henry Garat. C'est le calme plat...

Cependant, rue de la Buffa, dans ce café où l'on va pour trouver de la figuration de cinéma, comme à Paris au

Des jeunes gens dans un bar, non loin de la promenade des Anglais, se contentent leurs aventures... Ce sont de charmants garçons dont les « amies » n'ont plus vingt ans depuis longtemps.

Namur ou au Globe, il y a pléthore de jeunes gens. Tous beaux, bien habillés, entre vingt et trente ans. Chics ? Oui. Mais avec ce soupçon d'élégance canaille que rien ne saurait effacer.

Qu'attendent-ils ? Un engagement ? Eh, sans doute. Les uns jouent avec résignation à la belotte, d'autres parcourent *Mon Ciné*. Un chien, sur le seuil, baille, sans avoir la force de faire claquer sa gueule, et les mouches lui entrent dans les yeux.

— Drôles de gars ! fais-je au guide sûr qui m'accompagne, genre spécial ?

— Hum... Non ! Ou alors simplement si l'on ne peut pas faire autrement, si les temps sont trop durs ! Mais, en principe, simple réunion de gigolos.

— De gigolos ?

— Eh oui ! Tu n'ignores pas que Nice est le rendez-vous international de toutes les sentimentales sur le retour d'âge. A certaines époques s'abat sur la promenade des Anglais une foule de « plus de quarante ans » accourue de toute la France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Italie, voire d'Autriche.

Les unes sont mariées, mais l'époux, plongé dans les affaires, ne peut suivre ; d'autres sont divorcées, veuves, vieilles filles. Il en est qui furent célèbres au théâtre ou au music-hall ; d'autres brillèrent dans la galanterie ; d'autres encore eurent une vie bourgeoise exempte de tout reproche... jusqu'à l'heure du démon de midi...

Sous ce climat enchanteur qui prédispose à l'amour, au farniente, à la volupté, qui semble apporter aux visages torturés de rides comme un mystérieux baume, dans cette atmosphère de luxe douillet et de parfums de fleurs, ces désenchantées viennent chercher de la tendresse. Leur rêve, à ces énamourées tardives que chanta Jean Lorrain, est le même, toujours : aimer, être aimées. Pourvues de rentes, de bijoux, de robes, ces assoiffées de caresses accourent, comme des hirondelles pour le grand départ, se retremper et se bercer au bord du flot boule de bleu. Les plus belles illusions revivent en leurs cœurs. Elles croient chaque fois que les attend, face à la Méditerranée royale, un amour nouveau, qui effacera tous les autres. Puis — le physique et le moral également insatisfaits chez elle — elles veulent des amants jeunes et forts, entre les bras de qui elles pourront oublier d'autres étreintes plus... conjugales.

Elles arrivent. Naturellement, les jeunes gens de Nice n'ont pas le temps de les remarquer. Ils vivent leur vie quotidienne, mal payés en général dans un magasin ou une étude de notaire. Quand s'ouvre pour eux la porte grise du « burlingue », quelque part avenue de la Victoire, le soleil est déjà couché. Au lieu d'aller faire le « paseo » promenade des Anglais, comment n'iraient-ils pas tout droit à la maison ? Non, non, ce ne sont pas les « amis » rêvés des dames mûres avides de connaître encore les joies qui furent celles de leur vingtième année.

En bas, à gauche : La promenade des Anglais, où se font tant de rencontres à l'heure du thé ou le soir avant le dancing.

Ci-dessous : Il y a des femmes qui aiment jouer à la maman — c'est assez de leur âge — avec le tout jeune homme qu'elles aiment.



AU PAYS ...

Heureusement, il est pour les « solitaires » des mâles innocents. Ce sont les gigolos. Gigolos professionnels, venus de Paris, de Monte-Carlo, de Marseille, d'Italie, ou d'Argentine, pour « lever » une femme. Ils n'ont pas d'autre occupation dans la vie, ni d'autres soucis : ils « tombent » les malheureuses, qui d'ailleurs ne demandent pas autre chose.

Métier immoral ? Il peut se comparer à celui de danseur mondain, avec lequel, d'ailleurs, il se complète. Qu'une femme mesurant deux mètres de tour vous glisse cinquante francs pour la faire danser, ou cent francs pour la sortir, ou mille francs pour... autre chose, c'est toujours pareil ! C'est toujours un labeur fait sans joie ni enthousiasme, parfois avec dégoût, le plus souvent



Dans cette foule qui se chauffe au soleil, le « chasseur de femmes mûres » cherche sa proie.

avec résignation. Pour exercer avec fruit semblable profession, il faut d'ailleurs beaucoup de qualités qui ne relèvent pas du vulgaire : avoir de beaux yeux, une apparence de bonne éducation, une garde-robe abondamment garnie, de l'éloquence, de la séduction. Il

faut, enfin, du tact. Car on ne fait pas facilement comprendre, à une femme qui s'est crue encore « distinguée », qu'il ne s'agit pas d'un acte de dévouement gratuit, et moins encore d'un coup de foudre.

Comment procède le gigolo ? Eh bien... en se promenant. Il passe sa journée aux lieux chics. Il déjeune à six francs dans une « ostéria » de la basse ville, parmi des maçons italiens, mais dépense vingt-cinq francs au thé du Ruhl, ou au Palais de la Méditerranée. Il habite une chambre modeste et ne fait qu'un repas par jour ; cela ne l'empêche point de changer quatre fois de costume.

Forcé d'être bon danseur, il doit aussi savoir élégamment nager et plonger (il est de vieilles sportives). Quelquefois il possède une automobile, en « combine » avec quatre ou cinq confrères ; et souvent aussi une garçonnère élégante louée à plusieurs.

Quand le gigolo repère une femme chic, il la regarde, essaye d'entrer en conversation, de savoir son nom, son adresse. Cela se passe d'ordinaire au cours d'un tango. D'après l'hôtel, la pension de famille ou la villa, le séducteur juge si le gibier est intéressant ou non. Il persévère ou abandonne, après cette première escarmouche. Les bijoux, les toilettes, la voiture... autant de précieuses indications.

Si celle sur laquelle le Don Juan a jeté son dévolu oppose la plus grande froideur à ses avances, le gigolo se renseigne, la suit, voit s'il y a lieu d'insister. On peut être la plus honnête femme du monde et accepter une « rumba » ou une tasse de thé. Surtout lorsqu'on s'ennuie et qu'on est seule. « Comment êtes-vous ici ? Pourquoi ne travaillez-vous pas ? Quelles sont vos occupations ? » demandent parfois, méfiantes, de futures victimes.

Le gigolo a prévu le cas. Il sait ce qu'il doit dire. Suivant le genre et la nationalité de celle qui l'interroge, il est ou « jeune homme vivant de ses rentes », ou

« malade en convalescence », ou « lieutenant de vaisseau en congé ».

L'idylle poursuit son cours. Le jeune homme s'est installé le chevalier servant de la douairière et ne la quitte plus. C'est un couple charmant... Naturellement, le gigolo dépense sans compter... Gerbes de roses chaque matin... Jusqu'au jour de l'inévitable chute. Quand l'irréparable est arrivé, tandis que la vieille amante rayonne d'extase et de tendresse, on voit soudain le Roméo devenir inquiet, nerveux et sombre.

— Qu'avez-vous, chéri ?

— Eh bien, voilà, il va falloir que nous nous quittions. C'était trop beau...

— Quoi ? s'affole la duègne. Pourquoi nous quitter ?

Ici, une parenthèse. Deux formules sont en présence. Ou bien, assez piteusement, le gigolo dira : « Je ne puis plus continuer ; je n'ai plus un sou. Il faut que je rentre à Paris » ; ou bien, s'il a joué plus grand jeu encore, il dira « Une folie... Le baccara. Perdu sur parole... Plus qu'à me faire sauter le caisson ! »

Disons, à l'honneur de certaines femmes, qu'elles ont su éventer le piège et que le Don Juan à la manque en a été pour ses... équipées nocturnes. (Encore n'est-on jamais sûr de s'en tirer si indemne que cela. Un bijou a tôt fait de disparaître d'une cassette.) Mais trop souvent la doudoune s'apitoie, tire son sac, glisse de force dans les poches du « chéri » des billets chiffonnés. Il a beau se défendre, pleurer, invoquer ses aïeux, jurer qu'il remboursera, il encaisse quand même.

L'habitude est une seconde nature. Aussi se prend-elle très vite... La maîtresse n'a plus à fouiller dans son sac, c'est le gigolo qui y puise. Elle, heureuse, feint de ne rien voir. Quand on aime...

Comment cela finit ? Très tristement, très mal. Ou bien l'homme disparaît, un beau matin, après un « emprunt » plus considérable ; ou l'énamourée doit rejoindre sa patrie et son époux. Dans ce cas, elle s'en va totalement « fleur ». Ou encore, un chantage affreux est la rançon de l'imprudence commise. La meilleure solution, quand les yeux se dessillent ? Il n'en est qu'une : un appel discret à la vigilance du commissaire, puis à son intervention.

— Un mot encore, ajoute mon interlocuteur, avez-vous une idée quelconque des bases sur lesquelles s'opère ce trafic et des gains qu'il représente ?

— Aucune idée, je l'avoue.

— Bon ! Eh bien, regardez. Là-bas, dans l'angle du café, un jeune homme très bronzé de peau, avec des cheveux noirs de More et une moutache à la Ronald Colman ? Repéré ?

— Oui.

— Absolument quelconque, en effet. Eh bien, une grosse Américaine, avec un ventre de demi-muid, colossalement riche, sans doute, lui met dans son portefeuille, tous les matins, au réveil, mille francs.

— Fichtre ! Et qu'en fait-il ?...

— Il les mange... Avec d'autres femmes bien entendu. C'est ce qu'il y a de plus bête dans l'affaire. Ce garçon manque encore plus de « classe » que de sens moral.

JACK SCREEN.

...OU L'AMOUR
S'ACHÈTE ...

Ci-contre :
On peut
avoir encore
un cœur jeune,
même à
soixante
ans...



UNE poussière d'or auréolait Stamboul. Le soleil déclinait. Toutes rames arquées, des barques élégantes remontaient la Corne pailletée de lumière, et là-bas, sentinelle avancée de la mystérieuse terre d'Asie, la tour de Léandre étincelait doucement comme un souvenir d'amour. C'était l'heure délicate où flâne Péra, la ville franque.

Je flânais donc. Au détour d'un quai, j'avais rencontré un de mes vieux amis de la police maritime. Terfik est un Turc magnifique, et maintes fois je l'avais accompagné dans les expéditions nocturnes que la chasse au contrebandier lui faisait entreprendre sur la mer de Marmara. Nous évoquions de vieux souvenirs... Soudain, une limousine magnifique vint se ranger contre le trottoir, et la portière en fut si vivement poussée qu'elle nous heurta. Un gros homme en descendit, qui s'excusa avec une condescendance souriante :

— Vous connaissez ce richard ? demandai-je à Terfik.

— Je pense bien. C'est un de mes anciens clients qui a réussi.

Le policier grogna avec dégoût :

— Ils sont beaucoup ici, de ces importants personnages dont toute la fortune vient de la drogue. Celui-ci, il y a quelques années, fabriquait de l'héroïne dans la cave de sa maison. Il vous gagnait, à ce petit jeu, ses cent mille francs par mois. Jamais personne n'a pu le pincer, ni à la fabrication, ni à la vente. Ce vieux était malin, et il faut si peu de temps pour jeter d'une barque à l'autre, en passant sur le Bosphore, quelques paquets de neige. En cas d'alerte, on jette les échantillons à la mer.

Terfik machonnait sa grosse moustache. Puis, d'un grand geste, il montra toute l'immense ville étalée sur les deux rives de la Corne d'or.

— Je vous présente Stamboul, le paradis des trafiquants de drogue. Ici, l'univers entier se ravitaille en paradis artificiels.

— Vous ne me ferez tout de même pas entendre, dis-je avec la feinte naïveté d'un homme qui guette de belles histoires, que tous les Constantinopolitains cachent une fabrique de coco dans leurs sous-sols !

— Naturellement. Mais il y a les grandes usines, montées au su de tout le monde,

En haut : Un homme tué, ce n'est rien. Mais la perte est dure pour le bailleur de fonds.

Au-dessous : Le marché flottant.



avec l'autorisation du gouvernement. Il y a quelques années, la plus prospère de ces boîtes à toxiques était inscrite sous la raison sociale de « Fabrique de produits chimiques et pharmaceutiques ». Montée par un étranger, cette maison avait obtenu la licence officielle de fabriquer la cocaïne industriellement, à condition de l'expédier hors de Turquie, pour les besoins médicaux ; plusieurs contrôleurs veillaient à la légalité du trafic.

« Un jour, un de ceux-ci, un tout petit employé à 900 francs par mois, de surcroît père de quatre enfants, s'aperçut que la coco ne passait nullement la frontière. Il fit un rapport ; aussitôt on lui offrit, pour se taire, un pourboire de 250 000 francs ; il n'en persista pas moins ; la police prévenue enquêta et l'on découvrit la fraude. Elle était simple, mais dangereuse : la cocaïne, mise dans de petites caisses en présence des contrôleurs, était envoyée à la douane, mais, en cours de route, on les remplaçait par d'autres caisses ne contenant que des articles de pacotille ; à la douane, les fiches étaient remplies pour un envoi de coco, celles du bateau transportant les colis portaient « articles de pacotille » ; ainsi couverte, la cocaïne restait à Constantinople et se vendait sur le marché clandestin.

— C'était d'une audace folle !
— Toutes les ruses sont bonnes aux trafiquants. Les trucs de vaudeville leur sont également bons. Et le pire, c'est que, parfois, ils réussissent.

« Un jour, une dame en pleurs se présente à la quatrième section de la police ; elle montre ses papiers, qui sont parfaitement en règle, et déclare, sanglotant de plus belle, que son père est mort la veille, qu'elle veut emmener le corps dans son pays et qu'elle sollicite un permis de transport pour le cercueil. Apitoyés par sa douleur, les policiers lui délivrent aussitôt le papier officiel nécessaire et la fille désolée s'en va en remerciant...

« Le surlendemain, à l'embarcadere, on apporte une bière, en effet. Mais des inspecteurs étaient là ; ils ordonnent qu'on la décloque ; un cercueil en zinc apparaît ; on le dessoude...

— Et alors ?
— Et alors on découvre le corps... du délit. Le père défunt avait été remplacé par plusieurs dizaines de kilogrammes d'opium.

Après avoir ri de cette excellente histoire, d'autant meilleure que force était restée à la loi et à la vertu, je glissai à l'ami Terfik une question indécente.

— Et si, moi, je voulais acheter de la coco, où en trouverais-je ?

Heureusement, Terfik entend la plaisanterie et, plissant la paupière, il me dit :

— Rien de plus facile. Vous trouverez d'ailleurs plus facilement de l'opium que de la coco, de l'héroïne ou de la morphine. On est opiomane à Stamboul. Nous fermons en moyenne cinq fumeries par mois, mais cela n'en diminue pas le nombre ; la demande est telle que l'offre, pour y satisfaire, brave tous les dangers.

« D'ailleurs, si ça vous amuse, je vous invite à une petite promenade édifiancée dans les quartiers spéciaux.

Je pense bien que ça m'amuserait ! Je n'en aurais pas rêvé tant. Aussi me hâtai-je d'accepter avec reconnaissance, et, bras dessus, bras dessous, nous voilà tous les deux qui déambulons dans les ruelles de Stamboul, bourdonnantes de menu peuple.

Comme nous passions sur le grand pont qui par-dessus la Corne d'or réunit les deux parties de la ville, la turque et la française, Terfik me montra au loin, du côté d'Eyoub, un endroit de la mer où filaient quelques barques.

— C'est Yemische, le grand marché international. A cette place, les trafiquants traitent leurs affaires d'un marché à l'autre.

Il fallait la science d'un policier pour suspecter ce carré d'eau où le soleil, pour

le moment, faisait clapoter des flammes.

Nous nous mêlions maintenant à une foule criarde. La pègre de Constantinople nous coudoyait. Et quelle pègre ! Un cocktail inquiétant de toutes les pègres du monde ; pas une capitale qui n'y eut mis du sien. Par la porte des cafés borgnes, des débitants obèses nous lorgnaient. Au coin des rues, les cireurs de bottes nous offraient leurs services, les marchands ambulants de sirops ou de simits, qui sont d'excellents tortillons, nous vantaient leurs boissons ou leurs pâtisseries ; quant à ceux de cacahuètes, si audacieux de nature, ils étaient là plus énervants que partout ailleurs ; ils s'accrochaient à nous, collaient à nos pas, bourdonnaient à nos oreilles. De-ci de-là, dans un angle tranquille, des barbiers en plein vent rasaient.

— Vous ne vous faites pas gratter la barbe ? me dit Terfik. Ça n'est pas cher : cinq piastres, douze sous.

Je haussai les épaules.

— Ce prix vous semble indigne de votre précieuse peau ? Demandez le second tarif : dix piastres. Alors, en vous barbouillant de mousse, le coiffeur vous glissera dans la main un petit morceau d'opium.

Nous croisions un marchand d'oranges. Une hotte posée sur le pavé se gonflait de fruits magnifiques. Mon compagnon s'arrêta et, tirant quelque monnaie, en acheta quelques-uns. Comme il les prenait des mains sales de l'homme, il lui murmura quelques mots entre les dents. L'autre fit un signe d'intelligence et, nommant une rue voisine, ajouta, avec sérieux :

— Pas possible de se tromper. C'est la porte à côté de celle du commissariat de police.

Nous y passâmes. En effet, contre le coude du gardien de la paix de faction devant le poste s'ouvrait une porte toute semblable : qui eût cru, avec un pareil voisinage, qu'une fumerie d'opium se cachait là ?

— Mais il n'y a donc pas de surveillance, demandai-je à mon guide, dans ce royaume de la drogue ?

— Que si. La brigade mondaine travaille toutes les nuits, et vous jugerez de l'efficacité de son action en sachant que, depuis l'armistice, la valeur des stupéfiants détruits par la police atteint seize millions.

« Il arrive quelquefois que des amateurs d'opium, en quête comme vous d'une fumerie, s'adressent à des agents de la brigade mondaine costumés en marchands. Inutile de dire qu'on vous les coffre aussitôt.

Tout en devisant ainsi, nous revenions vers la Corne d'or.

— Les colporteurs les plus actifs de la drogue sont les chauffeurs de taxi. On les aime beaucoup, je ne sais pourquoi, dans les quartiers réservés, et chacun d'eux se doit d'avoir une amie de cœur dans quelque maison spéciale. La vie, dans ces boîtes-là, ne doit pas être toujours gaie ; il y a des jours, sans doute, où la nausée vous monte à la gorge ; alors la fille, pour oublier sa déchéance morale et le déshonneur de son corps, n'a qu'une ressource : se droguer. Elles en ont toutes une réserve, que leur constituent leurs amis les chauffeurs, qui, circulant à travers la ville, connaissent les bons coins et peuvent profiter des occasions... Parfois l'écœurement est tel que les malheureuses forcent la dose. Un matin, voici deux ans, j'ai arrêté dans sa chambrette une femme devenue subitement folle ; abrutie par l'opium, en proie à on ne sait quel cauchemar, elle avait égorgé son client, puis, toujours perdue dans son délire horrible, l'avait découpé en morceaux. Quand la police, prévenue par ses camarades horrifiées, pénétrèrent chez elle, les deux pieds dans une mare poisseuse de sang déjà coagulé, elle jouait

avec les parties sexuelles du malheureux. Je frissonnai rétrospectivement.

— Heureusement, ces atrocités ne sont pas courantes.

— Non, mais la drogue provoque des drames de toutes sortes. Vous avez entendu parler de la fusillade de Galata ? C'est tout récent.

— Sans doute.

— Eh bien, drame de la drogue.

— Contez-moi ça.

— Avec d'autant plus de plaisir que nous voilà sur les lieux de la tragédie.

Nous étions arrêtés devant une maison toute semblable aux autres. Au bout du couloir s'ouvrait une cour étroite obscure.

— C'est là. Comme vous le voyez, cette cour est séparée de l'immeuble voisin par un grillage très bas ; c'est un jeu de l'enjamber. De l'autre côté monte un escalier de fer, l'escalier de service de l'autre maison, qui monte jusqu'au cinquième étage. Devant vous s'élève un troisième bâtiment, dont le toit est en pente. Vous voyez bien ?

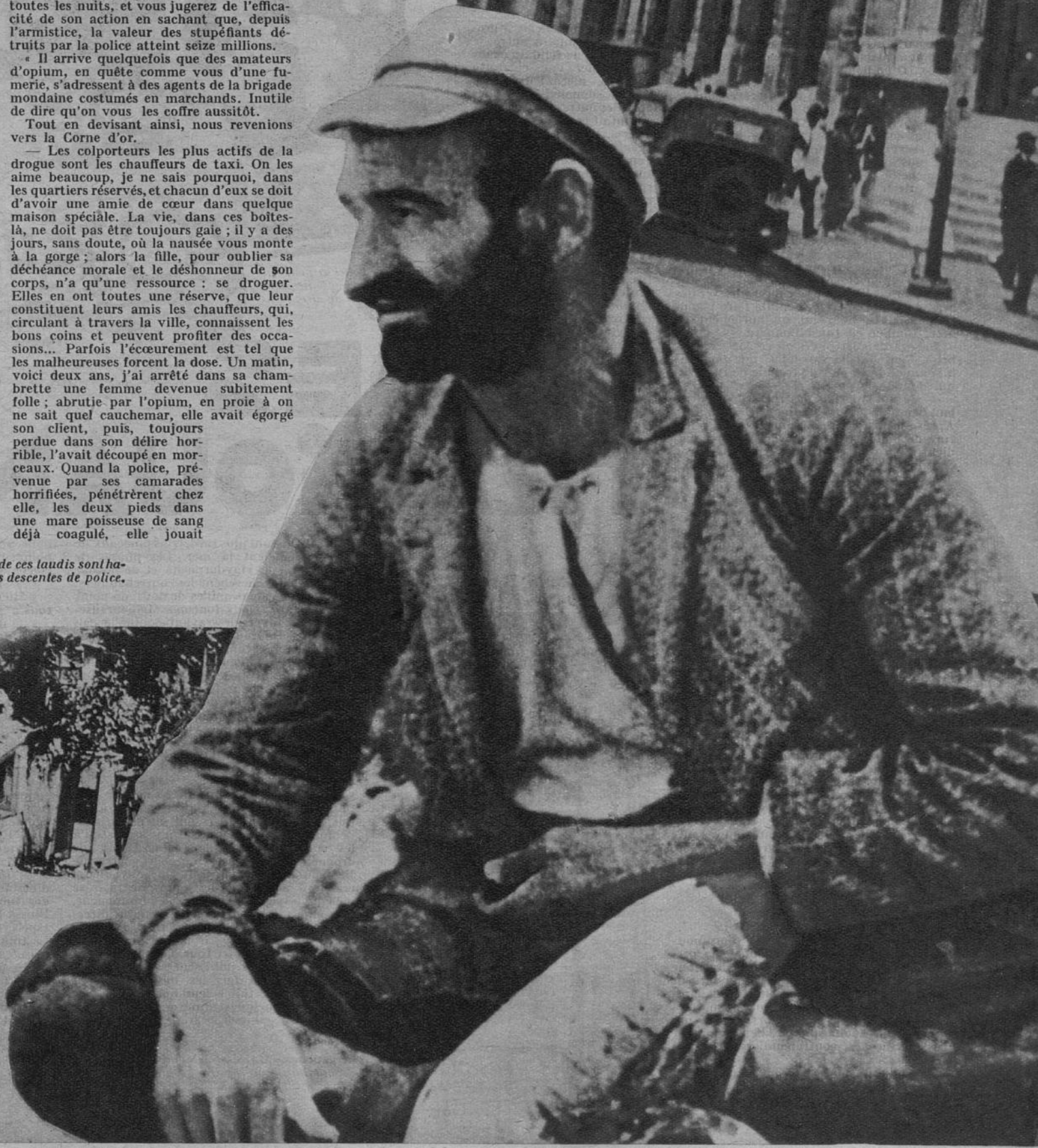
« Imaginez maintenant qu'un homme se trouvait dans la maison de gauche, où se dissimulait alors une fumerie. Tout à coup on frappe à la porte : « Police ! » Les consommateurs, arrachés en sursaut à leurs rêves, se dressent ; il faut fuir. L'un d'eux, affolé par l'imminence du péril, voulant à tout prix échapper à l'arrestation, n'hésite pas à sauter par la fenêtre ; il traverse la cour, franchit le grillage, escalade quatre à

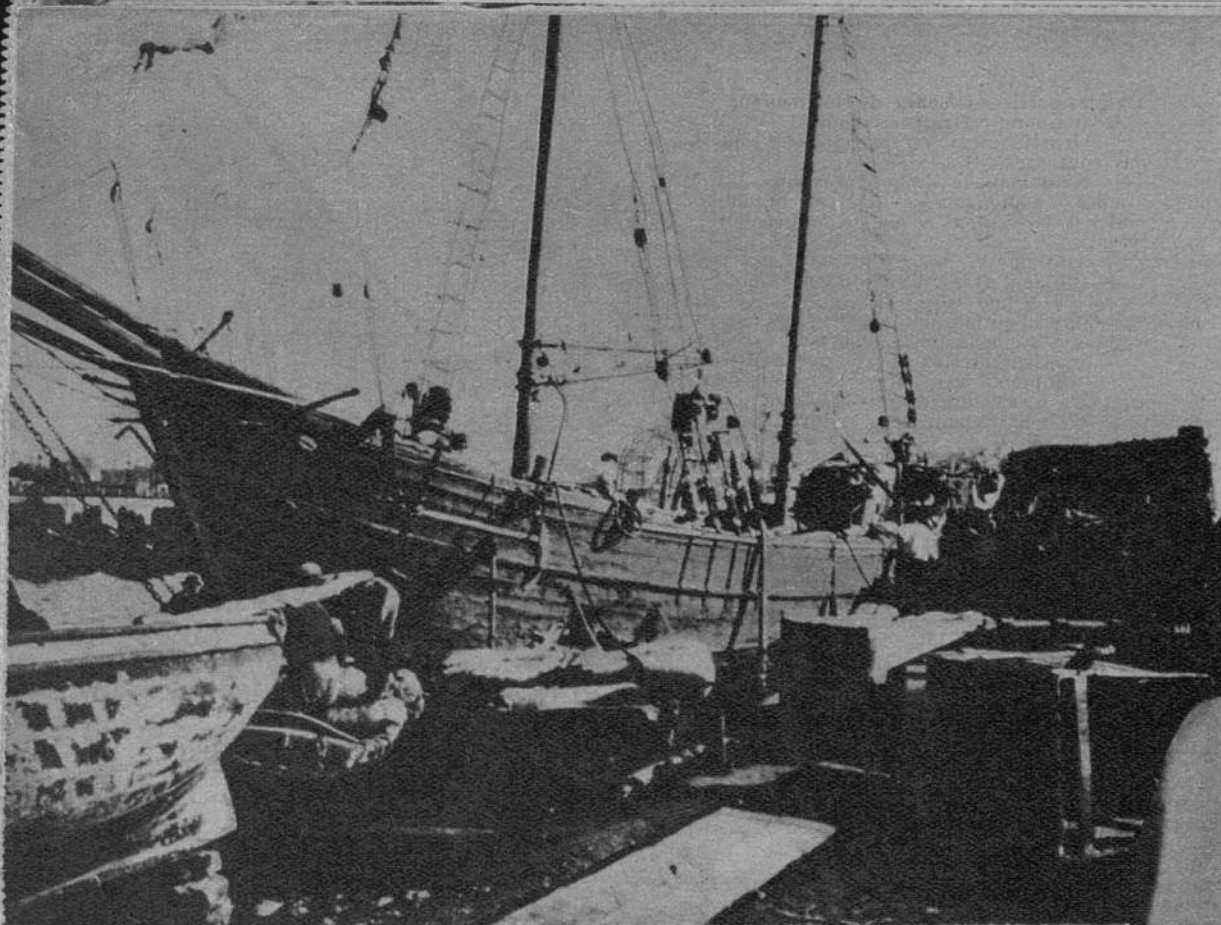
Ci-contre : La grande poste de Stamboul, par laquelle une bande de trafiquants avait expédié, sous enveloppes recommandées, de la drogue en Égypte.

Ci-dessous : Mendiants ou détaillants.

A gauche : La tour d'Incendie.

Ci-dessous : Les occupants de ces laudis sont habitués à voir très souvent les descentes de police.





...CAPITALE

Arrivée de hachich.

quatre l'escalier. Mais, de la rue, des agents l'ont vu. On se précipite sur ses traces... L'homme atteint le cinquième ; on l'y rejoint... D'un bond, le voilà sur le toit voisin ; c'est, rendez-vous compte, un saut de cinq mètres... Mais là, que faire ? Tout le quartier est cerné ; sur les toits d'en face, des policiers guettent. L'homme est pris.

« Pas encore, peut-être. L'opium, le danger, le vertige... Tout cela affolerait une tête plus solide, et celle-ci ne l'est guère. De sa poche, le fugitif a tiré un revolver. Trois coups de feu claquent.

« En face, les poursuivants étaient complètement exposés aux balles ; pas une cheminée pour s'abriter, et l'humidité nocturne avait rendu le toit glissant. Il n'y avait qu'à riposter. A leur tour, les revolvers des policiers résonnèrent dans le calme lugubre du port. Alors, sur son carré de tuiles, on vit l'homme se cabrer, dresser des bras que la perspective sembla faire gigantesques, puis, poussant un hurlement de bête, tomber en tourbillonnant.

Je regardais les pavés où ce corps s'était brisé. Mais Terfik, du doigt, me montrait le sommet de la tour d'incendie de Bayazit, qui domine le port.

« Je vous parlais des ruses des contrebandiers. Ils sont malins, les bougres ! Après l'armistice, un employé de la Préfecture de police avait remarqué que les gardiens de la tour éclairaient leurs chambres, certaines nuits, avec des lampes plus lumineuses qu'à l'ordinaire. Cet éclairage exagéré lui ayant paru suspect, il s'aperçut que ces débauches de lumière correspondaient aux embarquements de drogue signalés à la Préfecture. Les « katchadji » avaient soudoyé les gardes, et ceux-ci faisaient des signaux aux barques de la contrebande.

« Toute la contrebande se fait par mer ?

« Nullement. Les nuits sans lune, des hommes intrépides, le fusil d'une main, la canne ferrée de l'autre, marchant péniblement de pierre en pierre, évitant les crevasses où ils pourraient, à chaque pas, se rompre les os, escaladent les montagnes de la frontière ; ils portent sur leur dos une petite fortune, 100 000 francs de drogue dans un petit sac. Ces pauvres diables, qui n'ont pas le sou, travaillent pour le compte d'un monsieur de Bucarest qu'ils ne verront jamais. Mais les efforts de la police du vilayet d'Andrinople rendent cette contrebande plus rare, d'autant plus que la mort d'un de ses hommes coûte de cinquante à cent mille francs au trafiquant. C'est donc surtout par mer que les « katchadji » travaillent.

La mer. Elle était là devant nous, toute souriante de ses vagues frangées d'une écume légère. De grands vaisseaux y glissaient mollement. Terfik, perdu dans ses souvenirs, la regardait.

« Une nuit, commença-t-il, nous nous étions embarqués dans le canot de la première section de la police maritime, une bonne barque munie de deux moteurs de 60 CV chacun. Nous étions huit là-dedans, deux inspecteurs, quatre agents, le mécanicien et moi. Nous étions arrivés un par un et avions embarqué en silence pour ne pas alerter les contrebandiers. Il était 10 h. 30.

« A minuit, nous n'avions encore rien

vu, et je commençais à grogner. De temps à autre, je descendais au fond du canot pour griller une cigarette avec le mécanicien. Les heures sonnaient les unes après les autres. Au moment où tintait la demie de quatre heures, tout à coup un des agents me mit la main sur l'épaule. Aussitôt, j'emplatissur le pont, retenant mon souffle, et j'entendis le ronronnement étouffé d'un moteur. A cinquante mètres de nous, un canot venait de passer.

« En chasse ! Nos 120 chevaux donnent. Mais l'obscurité nous gêne ; notre petit projecteur a beau fouiller l'ombre, pas de trace de contrebandier. S'est-il lancé en pleine mer ? A-t-il remonté le Bosphore ?

« Fusée, commande un inspecteur.

« A soixante mètres de hauteur, notre signal s'al-

Ce cireur de boîtes a peut-être de l'opium dans ses boîtes sous une couche de cire.

DES TRAFIQUANTS.

lume. Un instant plus tard, trois pinceaux de lumière balaient la mer. Les phares de Shirkakou, de Haydarpacha et de la tour de Léandre recherchent les contrebandiers. Les voilà ! A deux milles de nous, un point noir se hâte. Nous fonçons. Malheureusement, nos adversaires ayant doublé le cap de Tarta Bouroun, un seul phare nous éclaire encore ; vont-ils nous échapper ?

« Un quart d'heure encore la poursuite se prolonge. Enfin les premières lueurs du jour paraissent sur le Bosphore. Nous tirons quelques coups de mousers pour commander l'arrêt. Peine inutile ; le contrebandier redouble de vitesse et, tout à coup, une mitrailleuse crépite. Tout le monde s'aplatit sur le pont, à l'abri du blindage.

« Canon !

« Notre pièce de 37 tonnes à son tour. Autour du canot, l'eau jaillit en gerbes. Cette fois, les contrebandiers ont eu peur ; prudemment ils ont stoppé. Il n'y a plus qu'à les cueillir, eux et leur chargement de drogue. Nous voilà à cinq cents mètres de l'ennemi... A cet instant, la mitrailleuse crache à nouveau ; des coups de fusil se mêlent à cette pétarade. Heureusement, personne n'est touché et, comme la direction de notre marche nous permet d'user de notre mitrailleuse à tir ultra-rapide, nous ouvrons le feu à notre tour. De notre poupe, deux cents balles jaillissent et vont cribler l'ennemi. Cette fois les bandits en ont assez ; tout se tait à leur bord.

« Après quelques minutes d'attente, ne voyant pas se hisser le drapeau blanc, nous

nous sommes approchés, le revolver au poing, la mitrailleuse braquée, les bombes lacrymogènes prêtes à entrer en danse.

« Rendez-vous, crie un inspecteur.

« Rien ne bouge. Silence... Nous accos-

tons...

« Je me souviendrai toute ma vie, voyez-vous, de ce spectacle de tuerie. Des six occupants du canot, quatre gisaient, tués net, le corps criblé. A la morgue, on a constaté que l'un d'eux n'avait pas moins de trente-six balles dans la tête. Tous les quatre gardaient dans la mort une attitude de combat, l'arme à la main, le visage dur. Des deux autres, l'un était encore à genoux, en position de tir ; il mourut pendant son transport sur le garde-côte qui était venu nous rejoindre en entendant les coups de feu. Le sixième avait les nerfs des jambes coupés ; aujourd'hui il rampe comme un reptile et sa vie n'est qu'une longue agonie.

« Et le chargement ? demandai-je pour me délivrer de l'angoisse qui m'étreignait la gorge.

« Inestimable : 30 kilos d'opium, 50 d'héroïne, autant de coco, dans des paquets, des tubes de verre, des boîtes en carton. Plus 8 bidons, de 15 kilos chacun, de cette espèce d'absinthe que nous appelons raki. Le tout valait 45 000 livres turques. Cette prise nous permit d'ailleurs d'arrêter toute une bande, parfaitement organisée, dont faisaient partie de hauts fonctionnaires de la ville.

Durant tout ce récit tragique, Terfik n'avait pas cessé de contempler la mer. Le crépuscule approchait. Le Bosphore était couleur de sang.

A gauche : Maison de tolérance constantino-politaine où la drogue fait des ravages.



M. B. K. RONSS.

Mademoiselle LENORMAND



Portrait de M^{lle} Lenormand. (D'après une gravure de l'époque.)

Ce nom fut, sous le Premier Empire, et est encore de nos jours, plus connu que celui de pas mal d'hommes qui, par leur génie, leur science et leur désintéressement, furent la gloire de leur patrie et les bienfaiteurs de l'humanité.

Tout le monde connaît M^{lle} Lenormand, très peu nombreux sont, par exemple, ceux qui pourraient dire quelques mots sur l'activité bienfaisante de son compatriote et contemporain : François Richard, dit Richard Lenoir, le premier filateur de coton en France !

Fille d'un modeste drapier, elle naquit, voici juste cent soixante ans, en 1772, à Alençon. Ni belle ni gracieuse, les fées qui avaient présidé à sa naissance ne l'avaient dotée de deux yeux ronds, mais fascinateurs et d'une imagination des plus vives.

A tous ceux qui ne connaissaient pas sa véritable origine, elle faisait croire qu'elle avait été élevée à « l'abbaye Royale des Bénédictins », où elle aurait reçu l'éducation la plus soignée, parmi les jeunes filles de la haute noblesse normande. Quant à son don inné de prédire l'avenir, elle affirmait que, dès l'âge de huit ans, elle avait découvert en elle cette prédisposition miraculeuse.

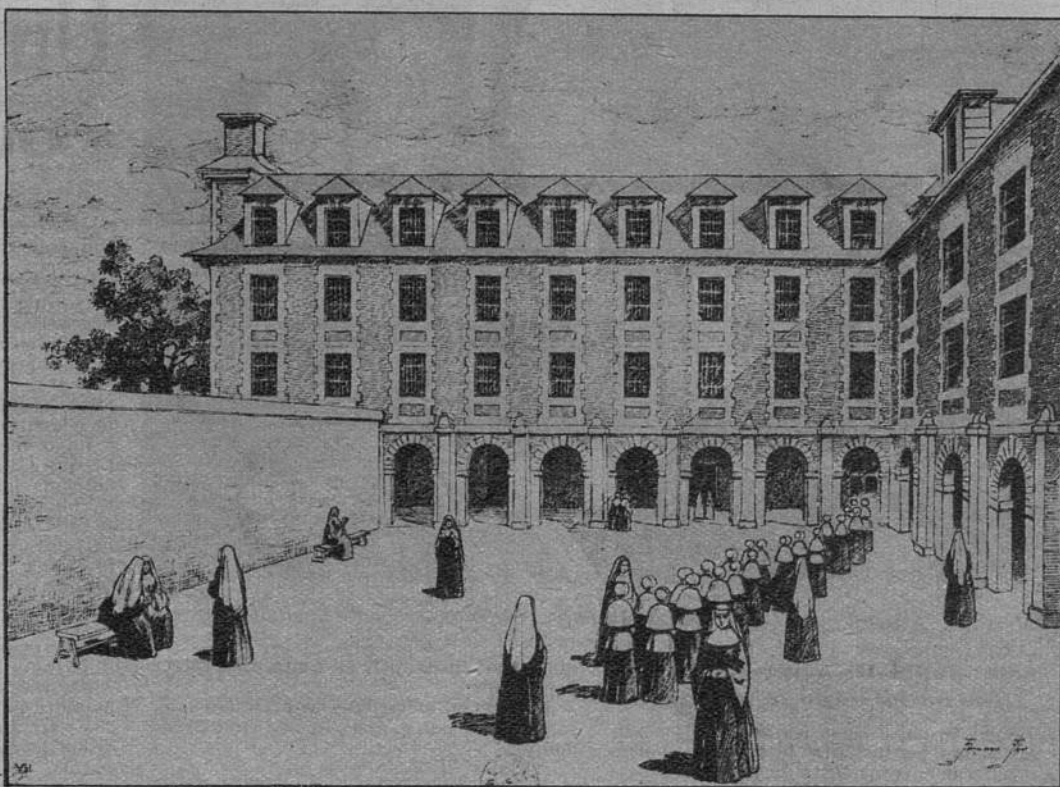
La réalité était de beaucoup moins brillante. Elle avait été « arpète », apprentie chez une couturière d'Alençon. Là, elle s'amusait et amusait les ouvrières de sa patronne, en leur tirant les cartes et leur prédisant tout ce qui lui passait par la tête.

Il lui arriva forcément que, sur le grand nombre de prédictions qu'elle fit ainsi, quelques-unes se réalisèrent, par hasard ou parce que la fine mouche avait appris des faits qui lui permettaient de prévoir un changement — avancement ou mariage — dans la vie de sa camarade d'aiguille.

Cela suffit, comme toujours, à faire oublier les très nombreuses prédictions que rien ne vint confirmer et de lui créer une réputation de pythionisse infallible.

En Normandie rusée, elle ne fut pas longue à décider de tirer profit de la facilité avec laquelle elle captivait les esprits superstitieux pour leur faire croire tout ce qu'elle voulait. Elle quitta donc Alençon et vint à Paris, chercher fortune, comme tant d'autres aventuriers et aventurières.

Elle fut engagée dans un magasin de « frivolités » où elle sut si bien intéresser les clientes, par sa verve, que toutes voulaient être servies par la « grosse Normande ». Elle en profita, avec la permission de sa patronne — trop heureuse de voir ainsi son magasin prospérer — pour attirer les acheteuses dans l'arrière-boutique, où, à grand renfort de phrases pompeuses ou d'expressions mystiques et avec son toupet à toute épreuve, elle sut s'enrichir aux dépens des crédules qui, par-dessus le marché, répandirent partout la nouvelle qu'une femme étrangement douée savait lire dans les tarots le passé,



Napoléon fit emprisonner M^{lle} Lenormand dans la maison des « Madelonnettes », qui servait alors de prison de femmes.

tous défilèrent humblement devant la table de la sibylle aux traits hommasses, et tous y déposèrent leur tribut. Tous se laissèrent éblouir par le mysticisme de ses discours ampoulés, boursoufflés, emphatiques, parsemés de mots cabalistiques, souvent inconnus, tels que « coupe magique », « Ariel », « Phaldarus », « Flèches d'Abaris », « les douze Séphirots », et ce salmigondis de citations abracadabrantes abrutissait même des hommes qui, dans la vie publique, passaient pour des cerveaux supérieurs.

Des noms célèbres dans l'histoire se sont avilis jusqu'à aller consulter cette vulgaire aventurière : Barras, David, Sarot, Saint-Just, Robespierre, Tallien, Talma, Joséphine Tascher de la Pagerie, la future comtesse de Beauharnais et future impératrice des Français, ainsi que sa femme de chambre, M^{lle} Avril-lon, et même son impérial époux, Napoléon Bonaparte, alors qu'il n'était encore que général !

M^{lle} Lenormand ne lui avait pas prédit le désastre de Waterloo. Il est vrai que Napoléon I^{er}, sans attendre cet événement, la fit jeter dans la maison des « Madelonnettes », qui servait alors de prison de femmes, comme aujourd'hui Saint-Lazare.

Elle n'y resta que quinze jours, et ce fut une des plus belles réclames pour « l'imposant en jupon », transformée en « prisonnière d'Etat ».

Comme tout charlatan habile, elle sut soigner sa publicité. Elle en fit une qu'on pourrait appeler « américaine » et pour laquelle elle sacrifia pas mal d'argent ; l'ancienne « vendeuse de frivolités » obtint un privilège de librairie et se fit « auteur » ! Elle pondit des livres, destinés à prôner son « savoir-faire » et à tenir sa riche clientèle toujours en haleine, pour exciter de plus en plus en elle le désir de pénétrer dans les mystères de l'avenir.

Sa première publication parut sous le titre : *Souvenirs prophétiques d'une sibylle sur les causes secrètes de son arrestation du 11 décembre 1709*. Il faut savourer cette juxtaposition des mots « souvenirs » et « prophétiques », — le passé et le futur — que Vaugelas n'avait pas prévue.

Ce livre, qui se vendit comme du pain, fut aussitôt suivi d'un autre : *Les Oracles sibyllins ou la suite des Souvenirs prophétiques*.

L'an 1816 vit paraître *La Sibylle au tombeau de Louis XVI*. Le titre seul peut vous donner la chair de poule !

En 1819, nouvelle élucubration : *La Sibylle au congrès d'Aix-la-Chapelle*, et, pour couronner son œuvre, en 1820, *Les*

Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine.

Cette dernière indiscretion, pour ne pas dire « indécatesse », ne comprenait pas moins de neuf volumes, dont chacun coûtait 7 fr. 50.

Toute cette littérature de M^{lle} Marie-Anne-Adélaïde Lenormand n'est qu'un ramassis de mensonges, d'impostures et d'effronteries qu'un de ses contemporains, le journaliste François Hoffmann, dans le *Journal des débats*, a très spirituellement relevé et ridiculisé.

Jamais le proverbe : « Nul n'est prophète en son pays » n'a reçu un démenti plus éclatant qu'en la personne de la grosse Alençonnaise. Elle triomphait à Paris et en province, où elle fit de nombreuses « tournées », et vidait les poches des naïfs.

Ces succès et sa soif de l'or lui suggérèrent l'idée d'honorer aussi l'étranger de ses visites et, par deux fois, en 1818 et 1819, elle partit, en chaise de poste, jusqu'à Bruxelles. Ces escapades ayant eu tout le succès moral (?) et pécuniaire désiré, elle y retourna en 1821 ; mais tant va la cruche à l'eau... Elle avait oublié, avant de partir, de consulter ses tarots, de sorte qu'elle ignorait ce que la nouvelle « fugue » lui réservait de déboires.

Au début, tout alla bien. La presse belge, largement rétribuée, annonça l'arrivée de l'illustre prophétesse et eut grand soin d'indiquer très exactement son domicile : « Hôtel Bellevue, rue Ducale, près le Grand Concert ». Personne ne pouvait se tromper ni perdre son temps à la chercher.

Tout Bruxelles se rua à l'hôtel Bellevue. Du matin au soir, les clients arrivaient à pied, à cheval ou en carrosse, selon leur rang, et envahissaient le salon retenu par la célèbre sibylle, qui se faisait payer chaque consultation de dix à cent francs, au gré du client, et l'argent affluait !

Mais... mais un indésirable vint brouiller les cartes de la voyante. Ce fut M. Bourgeois, procureur du Roi, à la suite d'une plainte déposée par un tapissier bruxellois.

L'aventure mérite d'être contée, car elle montre le procédé et le toupet de l'escroc.

On avait volé deux paires de rideaux au commerçant. Il alla consulter la pythionisse, qui, en échange de dix francs, lui déclara froidement que le voleur serait pris et mis en prison exactement le trentième jour après le vol. Ce délai était passé depuis longtemps sans que le brave homme eût revu ni ses draperies, ni le voleur, ni l'argent inutilement dépensé pour une consultation fantaisiste.

Une autre plainte, absolument identique, fut déposée par une femme de chambre, à laquelle on avait dérobé une montre, cachée dans une boîte en carton. « Un étranger devait venir, dans le courant de la semaine, et remettre, sans être vu, la montre dans la boîte » ; mais, telle sœur Anne, la camériste ne vit rien venir !

Beaucoup d'autres dupes, par crainte du ridicule, n'osèrent pas porter plainte ; mais le procureur du Roi se jugea suffisamment armé pour inculper « la fille Lenormand » d'escroquerie.

Ce fut en avril, par une « drache belge » (une de ces pluies battantes si fréquentes en Belgique), que deux gendarmes s'emparèrent de la « grande voyante » à l'hôtel Bellevue et la conduisirent, comme une simple truande, à pied, à l'hôtel des Fayots, en prison !

La Chambre du conseil du tribunal de Bruxelles rendit cependant une ordonnance de non-lieu du chef d'escroquerie ; mais elle envoya l'inculpée devant la simple (Suite page 14). GEORGES MANDY.



M^{lle} Lenormand prédisant l'avenir à la future comtesse de Beauharnais, qui devint plus tard impératrice des Français. (D'après une gravure de l'époque.)

le présent et l'avenir de tous ceux qui venaient la consulter.

Ces succès lui inspirèrent l'idée de se consacrer uniquement à la profession de pythionisse. A cet effet, elle prit logement dans un rez-de-chaussée qui donnait sur la cour de l'immeuble sis au n° 5 de la rue de Tournon. Elle sut suppléer à la simplicité de son appartement par de petits trucs capables de jeter de la poudre aux yeux de ceux qui lui rendaient visite.

Vêtue d'une robe de soie noire, parfois coiffée d'une espèce de turban, elle faisait asseoir le client en face d'elle et, sans prononcer un mot, le fixait assez longtemps de ses yeux extraordinairement brillants. Quand elle le jugeait suffisamment troublé, fasciné, elle lui posait des questions insidieuses qui amenaient régulièrement la victime à trahir d'elle-même ses secrètes angoisses ou ses folles espérances. Ce procédé lui facilitait étrangement ses prédictions, qui étaient toujours d'autant plus favorables que la générosité du consultant était plus grande. Pour dix francs, versés d'avance, on partait plein d'espoir, pour cent francs, le cœur débordait de joie.

Pendant un demi-siècle, le petit logement de la rue de Tournon ne désemplit pas. M^{lle} Lenormand recevait n'importe qui, s'il voulait bien remplir son escarcelle. Servantes et valets, grisettes et ouvriers, républicains, royalistes et impérialistes, avocats et généraux, francs-maçons, librepenseurs et curés, magistrats et ministres,



M. et M^{me} Bernard entourés de leurs enfants, photo prise dans la chambre familiale. (Costet.)

Saint-Julien-lès-Surey. (De notre envoyé spécial.)

Cela se passe dans les neiges. Des villages sont perdus entre les coteaux boisés des derniers contreforts du Jura. La Suisse est à quelques kilomètres, mais ce coin désert et isolé semble beaucoup plus près du « bout du monde ».

D'un village à un autre, on reste des semaines sans communiquer. Les routes sont coupées, le froid est trop vif. L'hiver dans ces régions a des rigueurs extrêmes.

Et c'est ainsi qu'au creux d'un vallon, avait poussé le petit hameau de Saint-Julien-lès-Surey. Un petit hameau de 67 habitants.

Au débouché d'un chemin tortueux, après des kilomètres dans les neiges, on aperçoit un ramassis de toits... Cela est petit, minuscule, insignifiant. Cela est Saint-Julien. Racontons l'histoire le plus simplement possible.

Il vivait à Saint-Julien, entre autres, deux familles. Les Jobin et les Bernard. Ils étaient vaguement apparentés et entretenaient des relations assez courtoises.

On allait l'un chez l'autre, le soir, à la veillée; on bavardait de choses et d'autres, enfin la concorde semblait régner, lorsque peu à peu, imperceptiblement, doucement une manière de dissension grandit sans qu'on sache pourquoi.

Jobin, Alix Jobin, un gars chétif, aux épaules creuses, au teint pâle, devint l'objet d'une suspicion continuelle.

Sa femme était morte après plusieurs fausses couches et avait laissé trois enfants. Enfin Jobin, dont les mèches de cheveux bruns ne disaient plus rien à personne, se fâcha avec M. le Curé. C'en était assez. Un veuf au village est toujours un homme dont les moindres gestes sont sujets à caution, surtout lorsqu'il ne va plus à la messe!

Cependant, après la mort de sa femme, les Bernard se montrèrent encore généreux à l'égard de Jobin. Leur fille Juliette vint presque chaque jour « torcher » les enfants.

Juliette était une belle fille, bien plantée, pleine de santé et de rire... elle boitait malheureusement, et, comme les amoureux étaient rares, elle accepta les tendresses de Jobin.

Nous te défendons d'aller chez lui, lui commandèrent ses parents. Rien n'y fit. Juliette avait vingt-neuf ans et aimait sa liberté.

Ce fut une longue et tranquille liaison.

Jobin, cafetier dans le hameau, avait ainsi trouvé femme et tout serait allé au mieux dans le meilleur des mondes si, soudain, Juliette ne s'était trouvée enceinte.

La fille-mère est restée dans la campagne une femme indigne.

La malheureuse, pour échapper à la honte, se précipita vers la mort.

La mort!... Trois mois plus tard, Juliette disparaissait à tout jamais du village...

Près d'un an a passé. Juliette n'est jamais revenue.

L'automne, une nouvelle fois, a roussi les feuilles des arbres... des chasseurs parcourent la région.

L'un d'eux, le maire d'un petit village voisin, traverse un bois. Le gibier est rare; dans sa journée, il a fait des lieues et des lieues; soudain, la couche de neige qui recouvre le sol lui paraît, au pied d'un arbre, d'un aspect inaccoutumé.

Il s'approche. Il se penche. Horreur, il vient de découvrir un cadavre. A quelques mètres de là, un crâne traîne sur la neige. On vient de découvrir le cadavre de Juliette Bernard.

Crime, suicide, accident? On ne sait, on cherche, le mystère est complet, impénétrable.

Que dit-on au village? Je vais m'en faire l'écho.

Mardi dernier, un taxi, après avoir peiné des kilomètres durant, dans la neige épaisse

qui faisait disparaître la route, m'arrêta à Saint-Julien.

Je pénétrai alors dans la première maison du hameau. C'était le café-épicerie de Jobin.

— Salut, fis-je...

— Vous, vous venez pour l'affaire, répondit Jobin.

C'est un être « finaud » comme savent l'être les paysans. Il resta sur ses gardes. Malheureusement, il était trop bavard et, de lui-même, m'expliqua toute l'affaire.

— Voyez-vous, commença-t-il, on m'accuse de tout parce que je n'ai pas les opinions politiques de tout le monde. Mais ce sont des calomnies qui ne me touchent pas. Je suis innocent.

« J'étais très bien avec Juliette, mais ce n'est pas de ma faute si c'est chez moi qu'on la vit la dernière fois.

Jobin s'étend alors sur une série de considérations générales. Il noie la vérité au milieu d'un fatras de dénégations. J'ai le temps d'examiner son logis.

La salle commune qui sert de café est inimaginablement malpropre... On se croirait chez un trapeur négligent de l'Alaska. Des peaux de renards séchent auprès d'un feu de bois qui dégage une fumée acre. Un vieux gramophone à pavillon emplit un coin de la pièce. Et les gosses jouent dans une crasse superbe... triomphante!

Il voit mon regard. Il n'est pas bête, mais manque de malice. Aussitôt il prononce un discours sur sa détresse, discours qui devra excuser la saleté.

— Juliette n'est pas morte chez moi, reprend-il, d'ailleurs, l'après-midi même de sa disparition, je suis allé au Triolais, un village voisin où j'avais affaire.

Jobin oublie que justement le corps de Juliette fut découvert à 1 500 mètres du Triolais.

Mais Jobin se débat vainement. Je vous fais grâce de ses discours. Voici plutôt ce que l'on dit.

Le jour de la disparition, Jobin prévient des amis qu'il aura à se déplacer. Il charge alors sa bicyclette de colis qu'il doit livrer à des clients demeurant dans les environs; or, à 2 heures de l'après-midi, tandis que Juliette n'a pas été vue depuis plus d'une heure et que jamais plus elle ne sera vue, Jobin décharge son vélo pour placer toutes ses marchandises sur sa voiture.

Et des paysans voient cette chose effrayante. Jobin place sur le « tilbury » un sac qui paraît fort lourd...

Enfin, le soir même de cette scène, Jobin va chez les Bernard et leur déclare alors qu'ils commencent à s'inquiéter de l'absence de leur fille:

— Ne vous faites pas de mauvais sang... elle a les pieds au chaud... Vous la reverrez lundi.

Comment concilier de tels témoignages avec les cris d'innocence du cabaretier?

Oh! s'il a réponse à tout, il n'empêche qu'il soit démenti, sans qu'il le sache, et sans qu'elle le sache non plus, par sa mère, qui s'ingénie évidemment à le défendre.

Pour ne prendre qu'un exemple, prenons celui du sac.

— Le sac? dit-il, mais c'est très simple. J'avais à porter des vêtements. Pour qu'ils ne se salissent pas dans la voiture, je les ai mis dans un sac.

Et sa mère, qui demeure au Triolais, déclare, une demi-heure plus tard:

— Ce jour-là, mon fils est venu directement chez nous. Il n'y avait pas de sac dans la voiture et les vêtements étaient enveloppés dans un solide papier d'emballage... je m'en souviens très bien.

La pauvre vieille croit bien faire, mais ne fait que desservir son fils.

Alors? Alors... il en est de chaque déclaration ainsi, et cependant Jobin n'a pas été arrêté.

Il n'a pas été arrêté parce que la vérité a été submergée par un flot de colportages ridicules dus à la haine.

Et avant de dire la très simple réalité,

La maison de Jobin, l'on remarque sur la photo la porte d'entrée du café. (Costet.)

Un Corps dans la Neige ou la lutte au village

relatons au milieu de quels mensonges les enquêteurs ont eu à se débattre.

Un drame à la Balzac, dans le cadre de Maria Chapdelaine. L'ombre de Juliette Bernard, dont le cadavre mutilé disparaît derrière la vindicte des familles Bernard et Jobin, a suffi seulement à allumer un incendie qui couvait depuis fort longtemps.

Le crime ou l'accident n'existent plus. Ce qui existe, ce sont les clans Bernard et les clans Jobin. On est pour les uns ou pour les autres. Et de village à village la lutte est déclarée. On se reproche les moindres bêtises, on s'envoie à la figure des mots injurieux.

Dans ce coin perdu, la paysannerie est apparentée à la « vendetta » corse.

Il s'agit de réduire Jobin à néant. Il le mérite peut-être. Mais ne le mériterait-il pas qu'il en serait de même.

Et les on-dit vont leur train. La moindre parole est persiflée.

— La Juliette a voulu se faire avorter, disent les partisans des Bernard, c'est bien simple. La mère de Jobin cultivait la « sabine », une plante qui aide les manœuvres abortives; elle a dû en prendre et s'empoisonner. D'ailleurs, la mère Jobin a « aidé » plus d'une fille du pays.

Ceux du camp adverse rétorquent:

— C'est faux, complètement faux. Jamais M^{me} Jobin mère n'a employé sa « sabine ». Mais dame, durant la nuit, on peut venir en prendre sans qu'elle s'en aperçoive. Elle n'est pas obligée de passer son temps à surveiller cet arbre de malheur.

Et pour mieux brouiller les cartes, afin de rétablir l'ambiance de l'iniquité, rapportons en vrac d'autres témoignages véridiques:

Il a été question d'une fille Février, connue pour la condescendance qu'elle a à l'égard de femmes qui désirent faire disparaître un enfant.

Il a été question d'une autre fille, bien connue dans la région. Une fille publique qui fit à la ronde les villages perdus, à la recherche des jeunes gens et des hommes veufs.

Il a été question de la veuve d'un médecin à qui Jobin, quelques jours avant la disparition de Juliette, aurait demandé les propriétés exactes de la « sabine ».

Il a été question d'une des filles de Jobin, qui aurait dit aux parents Bernard: — Ne craignez rien... j'ai vu Juliette, papa l'a cachée chez grand-maman.

Il a été question de politique. Jobin prenait prétexte de ses dissensions politiques pour expliquer la haine de ses voisins. Or, il s'est vendu lui-même. Il n'a jamais fait de politique et, se sentant pourchassé, il a téléphoné après trois jours d'enquête à Montbéliard pour être inscrit au parti dont il se targuait. Bien entendu cela lui fut refusé.

Il a été question de crime, d'avortement, de recel de cadavre, il a été question des pires calomnies.

Ah! les malheureux inspecteurs de la brigade mobile de Dijon, l'inspecteur principal Kin et l'inspecteur Bon, devant quel puzzle se sont-ils trouvés après cinq jours d'enquête menée par de braves gendarmes qui, sans mauvaise intention, n'avaient fait que brouiller le jeu.

A l'avance, il faut les féliciter. Leur tâche est des plus aride. Car si la vérité apparaît lumineuse dès que l'on possède tous les fils de cet imbroglio, il y a loin entre cette conviction et la possibilité pour eux d'arrêter un homme ou de porter sur lui des soupçons précis.

Quant à nous, nous pouvons divulguer cette vérité; si elle n'éclate jamais, si toujours le mystère règne, il n'empêche que voilà la seule explication plausible.

Juliette Bernard désire, autant que son ami, faire disparaître le fruit de leurs relations et elle accepte d'absorber de la « sabine ».

Elle prend donc de la tisane, chez Jobin, mais celle-ci est mal dosée, Juliette, empoisonnée, meurt... Jobin, qui, il faut le dire, jusqu'à présent a toujours été le plus honnête des hommes, s'affole devant le cadavre.

Au lieu de prévenir les autorités, il cherche à se débarrasser du corps. Il le charge sur sa voiture... il erre jusqu'au Triolais et se décide enfin. Il abandonne le cadavre dans un coin désert et s'enfuit.

Mais la mort de Juliette Bernard a fait parler d'avortement, et sa mort pourrait fort bien être cause d'un scandale spécial à ces pays isolés.

La vérité viendra peut-être bientôt. En attendant, quand on aperçoit les fermes basses et ventrues propres au Jura, des villages parsemés par les forêts de sapins, on croirait volontiers que leurs toits plats qui les coiffent lourdement font un effort surhumain pour étouffer dans un dernier élan l'expression de la réalité... comme si un grand secret était à garder.

PHILIPPE ARTOIS.

Les scandales de l'Aéropostale

DANS notre numéro du 23 octobre, nous avons publié des reproductions photographiques de documents faux relatifs à l'affaire de l'Aéropostale. Dans ces documents fournis à M. Bouilloux-Lafont par Luco et que Picherie se vante d'avoir fabriqués se trouve en plusieurs endroits la mention: *Cri de Paris*, avec indication de sommes touchées. Notre sympathique et spirituel confrère nous fait observer que cette publication pourrait laisser croire des choses qui sont inexistantes.

Mais comment *Le Cri de Paris*, et d'ailleurs tous ceux qui sont indiqués dans les documents en question, pourraient-ils prendre ombrage de cette publication, puisque nous avons nettement déclaré que ces documents étaient tous faux!

D'ailleurs la justice elle-même n'a-t-elle pas reconnu par un non-lieu sensationnel qu'il ne devait être tenu aucun compte des accusations mensongères basées sur des documents fabriqués de toutes pièces.

Nous avons publié à titre d'information seulement des documents sensationnels et nous n'avons jamais dit ni insinué qu'ils devaient être tenus pour vrais. Notre numéro du 23 octobre ne laissait aucun doute à ce sujet.



Jalousie de mère



Un drame de la jalousie morbide, comme il en est tant... Quartier de la Porte-Saint-Martin, à Paris, une sexagénaire, Eugénie Guérin, folle à l'idée que son fils allait quitter l'appartement où elle vivait avec lui et son épouse, Laura Lallemand, a tué la jeune femme de trois balles de revolver. Elle a été arrêtée... Voici la maison du crime, 16, avenue Richerand. (R.)

Le Trésor du Prisonnier

Toulouse.

(De notre envoyé spécial.)

Au café de France, on discutait ferme. — Je vous dis que le Stade Toulousain gagnera. Il a, cette année, une équipe solide, courageuse, composée en parties égales de jeunes pleins de fougue et de joueurs célèbres, expérimentés. C'est la meilleure formule !

— Votre stade ne gagnera rien du tout. Tous les ans vous dites la même chose et... on ne voit jamais rien venir. La place est aux équipes des petites villes, depuis trois ou quatre ans. Souvenez-vous de Quillan, de Lezignan ; surprises, peut-être, au premier abord, mais surprises largement confirmées par la suite.

— C'est égal, un grand club reste toujours un grand club. Pas vrai, Brugidou ?

A la table voisine, songeur, M. Moïse Brugidou laissait imprudemment refroidir le café qu'un garçon lui avait servi depuis dix bonnes minutes. Il ne répondit pas à la question posée par son ami Costes. Ce dernier insista.

— Hé ! Brugidou ! Tu n'entends pas ? Il n'eut pas plus de succès. L'interpellé, qui semblait perdu dans un rêve lointain, continua sa silencieuse méditation devant son café maintenant froid.

Cette attitude surprit ses amis, qui étaient accoutumés à plus d'éloquence de sa part.

Aussi, cela ne tarda pas : une énergique claque sur l'épaule lui fit lever les yeux et une pluie de questions s'abattit sur lui :

— T'as des chagrins intimes ?

— M^{me} Brugidou est de mauvaise humeur ?

— Un mauvais coup de bourse, sans doute ?

— As-tu peur que le sucre baisse ?

La réponse fut nette.

— Vous m'embêtez tous !

Ayant dit, M. Brugidou absorba d'un trait son café, qu'il avait oublié de sucrer, et, après avoir payé, quitta l'établissement, sous les quolibets de ses amis, qui riaient à gorge déployée.

Dans la rue, il marcha rapidement, et quelques instants plus tard il était chez lui. Ceci se passait le 10 septembre 1932.

..

Agé de quarante-sept, M. Moïse Brugidou dirigeait avec compétence l'épicerie dont il était le propriétaire, rue de Luppé, au quartier de la Providence. Il était aidé dans cette tâche délicate par sa femme, M^{me} Brugidou, une épouse fidèle et dévouée. Et les affaires étaient prospères.

Ce n'était d'ailleurs pas le prix du café ou du sucre qui préoccupait le sympathique épicier. Ses soucis étaient d'un autre genre. Le matin même, le facteur lui avait apporté, avec ses journaux et des lettres de fournisseurs, une mystérieuse missive. Il l'avait lue longuement, ne l'avait même pas montrée à M^{me} Brugidou, et, depuis lors, il ne pouvait en détacher sa pensée.

Rentré chez lui, il embrassa sa femme, qui s'apprêtait à se mettre au lit. Puis, s'étant installé à son bureau, il sortit de sa poche le papier reçu le matin, ajouta ses lorgnons et le relut une nouvelle fois.

La lettre, qui venait d'Espagne, était ainsi conçue :

Monsieur,

Je suis ici prisonnier pour faillite et je viens vous demander si vous voulez m'aider

à sauver une somme de 1 800 000 francs que je possède en billets de banque. Cet argent est enfermé dans une malle qui se trouve, à cause de circonstances que vous connaîtrez, en dépôt dans une gare de France.

Il faudrait pour cela que vous veniez ici payer au greffe du tribunal les frais de mon jugement, afin de lever la saisie de mes bagages et pouvoir ainsi vous emparer d'une valise à secret dans laquelle j'ai caché le récépissé du chemin de fer indispensable pour retirer la malle de la gare.

En récompense, je vous abandonnerai le tiers de la somme, soit 600 000 francs.

Je ne puis recevoir votre réponse directement en prison, mais si vous acceptez, vous devrez envoyer rapidement une dépêche à une personne de confiance qui me la remettra en toute sécurité.

Dès votre réponse, je me ferai connaître et je vous confierai tout mon secret.

En attendant, je ne signe donc que R... La plus absolue discrétion.

Raisons majeures, n'écrivez pas, mais télégraphiez comme suit, textuellement : Antoni Rial, Paseo Prim, 26 Reus, Espagne, secteur 662, Frainini.

R.

L'orthographe et la grammaire n'étaient peut-être pas scrupuleusement respectés, mais cela importait peu à l'épicier.

— Le tiers de la somme ! Six cent mille francs !

Cette nuit-là le brave homme dormit très mal, au grand mécontentement de son épouse.

..

Le lendemain, après avoir, au cours de la journée, commis quelques erreurs légères, mais impardonnables de la part d'un commerçant de sa classe, M. Brugidou se décida à tout raconter.

Pour une fois, trahissant une saine tradition vieille d'un lustre, il n'alla pas au café retrouver ses amis. Et, à sa femme qui s'en inquiétait, il montra l'énigmatique missive venue d'Espagne.

— Six cent mille francs ! Qu'en dis-tu ?

M^{me} Brugidou, qui était une femme calme, réfléchie, pondérée, ne s'emballa pas.

— C'est très beau, assurément, mais c'est trop beau, à mon humble avis. D'abord, pourquoi te propose-t-on cela à toi plutôt qu'à un autre. Ces gens-là ne te connaissent même pas.

Son mari se rengorgea.

— Ils ont peut-être entendu parler de moi.

— Brugidou, épicier. Un homme célèbre en Espagne ! dit la femme en haussant les épaules. Puis elle ajouta, en riant de la mine dépitée qu'il faisait :

— Allons, le mieux est de se coucher. La nuit porte conseil. Demain tu prendras une décision.

Docile, M. Brugidou la suivit. Mais il n'avait pas besoin de la nuit pour se faire un avis. Il savait déjà ce qu'il ferait.

En effet, le 12 septembre, l'épicier écrivait à son solliciteur, s'excusant de ne pas télégraphier comme il était prescrit, déclarant qu'il était prêt à lui venir en aide, mais qu'il lui était impossible de se rendre en Espagne.

La réponse arriva quatre jours plus tard rue de Luppé. Datée de Madrid et signée Samuel Voucuera, cette seconde lettre lui faisait remarquer que son départ pour l'Espagne était indispensable. Elle indiquait qu'il lui faudrait verser au greffe du

tribunal les frais du procès, 12 000 pesetas, soit environ 25 000 francs, en échange de quoi on lui donnerait un bulletin de bagage. Ce récépissé lui permettrait de retirer dans une gare française une malle contenant 1 800 000 francs. Il aurait en même temps la clef de cette malle. En échange du service rendu, on lui abandonnait le tiers de la somme.

Et, ce qui était de beaucoup le plus important, on lui faisait remarquer qu'il s'agissait en réalité d'argent espagnol, c'est-à-dire de 1 800 000 pesetas.

Autrement dit, M. Brugidou toucherait plus d'un million de francs !

On lui indiquait en outre qu'il devrait auparavant se rendre à Saragosse, où il irait chercher dans un pensionnat la fille du prisonnier — un banquier — pour la conduire à Madrid. Un gardien de prison, complice, lui servirait de guide pendant son voyage en Espagne.

A la lettre étaient joints deux documents : la coupure d'un journal espagnol relatant l'arrestation du banquier et une minute du jugement rendu par le tribunal de première instance de Madrid contre ledit banquier.

Cette fois-ci, c'en était trop pour un homme comme M. Brugidou. Une fortune ! De l'aventure !...

L'épicier n'hésita pas. Le 19 septembre, il faisait sa demande de passeport au commissariat de police et le lendemain il partait pour l'Espagne, emportant sur lui une somme de 35 000 francs.

— Vingt-cinq mille francs pour les frais de jugement, avait-il expliqué à son épouse, et 10 000 francs d'argent de poche.

— Dix mille francs ! C'est beaucoup, il me semble !

— Bah ! lorsqu'on va gagner un million et quelques centaines de mille francs... Il partit.

..

Et l'étrange aventure commença.

Elle commença trois jours après, lorsque M^{me} Brugidou reçut un bizarre télégramme :

« Je suis en frontière, ne peux rentrer. Conserve les lettres. Explication suit. »

MOÏSE.

La femme du commerçant comprit qu'il s'agissait évidemment des lettres reçues d'Espagne ; elle les mit de côté et attendit.

Le surlendemain, elle reçut l'explication promise. C'était un mot écrit sur du papier à en-tête de la *Delegacion de financia en la provincia de Huesca-Secretaria Espana*. Ce qui signifie : Délégation des finances de la province de Huesca. Secrétariat.

M. Brugidou disait qu'il avait été arrêté à la frontière en raison de la loi sur l'exportation des capitaux. Il lui fallait, pour se tirer de ce mauvais pas, un certificat attestant qu'il avait quitté Toulouse pour l'Espagne en emportant 35 000 francs. Il demandait en outre une somme de 25 000 francs pour payer sa caution et revenir en France.

« Envoie tout cela au plus tôt. Je renverrai immédiatement après, ajoutait-il. »

Le certificat légalisé par M. Ricou, commissaire de police du V^e arrondissement, fut envoyé aussitôt à l'adresse indiquée. Mais M^{me} Brugidou ne jugea pas bon d'y joindre les 25 000 francs réclamés : elle n'était pas certaine du tout que la lettre émanait bien de son mari.

Et depuis lors, les lettres de M. Brugidou se sont succédées tous les deux jours. Dans toutes, il réclame à sa femme les 25 000 francs nécessaires à sa libération. Il affirme qu'il ne peut lui donner de plus amples explications, mais qu'il dira tout à son arrivée.

Mise au courant, la police toulousaine commença son enquête. Les lettres sont-elles vraiment de M. Brugidou ? Ont-elles été rédigées par un habile faussaire ? Les avis sont partagés.

Un fait est certain, c'est que la coupure du journal espagnol et la minute du tribunal de première instance envoyées à l'épicier toulousain sont des faux.

M. Brugidou, de toute façon, a donc été certainement la victime de ces fameux escrocs « au trésor espagnol » qui ont déjà fait tant de dupes et en feront encore, malgré les nombreuses affaires de ce genre que la presse eut à relater.

On en parle le soir, au Café de France, avec animation.

— Souvenez-vous, dit Costes, de la lamentable histoire de notre pauvre ami L..., le négociant au vin du boulevard d'Artillerie. Le 15 mars 1924, il partit lui aussi pour l'Espagne, pour Burgos, où l'attendait une malle contenant des millions. Quelques jours plus tard, on retrouva son cadavre dans le canal latéral. Mais jamais on ne sut ce qu'étaient devenus les 30 000 francs qu'il avait emportés avec lui. Vous souvenez-vous ?

— Hélas, oui ! répondent les autres. Reverrons-nous ce brave Brugidou ?

— J'ai bien peur que non. On a dû l'attirer dans un piège et le tuer.

— Peut-être est-il vraiment prisonnier des autorités...

— Pensez-vous. Ce sont les autorités, dans ce cas, qui auraient écrit. Non, le malheureux est tombé, victime de bandits dangereux.

Saura-t-on bientôt la vérité ?

La femme de l'épicier disparu pleure et attend, soutenue par les mots d'espoir que lui prodigue son entourage.

GÉO GUASCO.

L'Affaire Lartigue

La revision que demandait "Police-Magazine" est en marche !

NOTRE collaborateur Maurice Coriem, envoyé spécial de *Police-Magazine*, a été enquêter à Pau, à Bellocq et dans ses environs sur l'affaire Lartigue, qui a passionné et passionne encore tout le Midi. Nos lecteurs ont suivi, ici même, le reportage de Maurice Coriem et ont pu en retenir les révélations et les conclusions. Onésime Lartigue, accusé du double assassinat de deux vieillards, les époux Domercq, frappés de dix-sept coups de couteaux et de dix coups de revolver, avait été condamné à quinze ans de travaux forcés. Le témoignage d'un faible d'esprit, qui s'est rétracté depuis, d'étranges machinations policières, l'imprudent entêtement d'un juge d'instruction, les accusations qui se sont effondrées après le verdict, toutes les circonstances de ce terrible drame judiciaire ont été exposées avec précision dans *Police-Magazine*. A la suite des renseignements apportés par notre collaborateur, un grand journal régional, *La France de Bordeaux*, sous la plume d'un reporter de grand talent, J.-J.-Louis Merlet, a repris l'affaire et y a consacré une très importante étude, en concluant, avec Maurice Coriem, à l'absence de toute preuve, de toute charge contre le condamné, et même à de fausses preuves, à d'illusoires charges qui ont abusé le jury et l'opinion.

Un autre journal régional des Deux-Sèvres, *La Fraternité*, a évoqué, lui aussi, l'affaire dans le même sens.

Enfin, la *Ligue des droits de l'homme* s'est saisie du procès Lartigue et s'apprête à en demander la revision. Les éminents avocats du condamné, M^{rs} Henri Cadier, du barreau de Pau, et M^{rs} Gabriel Delattre, du barreau de Paris, en préparent actuellement les éléments juridiques. Des magistrats émus et éclairés, à leur tour, par les étonnantes révélations que nous avons pu apporter et qui ont déterminé la campagne actuelle, se joignent aux efforts des défenseurs de cette cause de simple vérité.

Police-Magazine qui, le premier, a demandé la revision du procès Lartigue continuera à tenir ses lecteurs au courant de l'œuvre qu'il a ainsi entreprise et pour laquelle il a trouvé de généreux et puissants concours. Il faut, pour l'honneur même de la justice, que l'arrêt de la Cour de Pau soit cassé et que le procès soit enfin et vraiment jugé !

L'affaire Lartigue sera révisée.

Les Drames de la Crise

— Purée, va... il m'a allongé trois sous de pourboire...

— Que voulez-vous, Eusèbe, c'est la crise.

— Oui, c'est la crise, et ce n'est pas fini.

— Je ne suis pas de votre avis, j'espère que la crise va s'atténuer.

— Quelle blague... elle va augmenter !

— Mais non.

— Mais si.

— Vous n'y entendez rien, Eusèbe.

— Et vous encore moins...

C'en était trop, Eusèbe garçon de café exagérait, au gré de son patron, en déclarant tout net à celui-ci qu'il ne s'y connaissait pas en matière de crise... Ne pas s'y connaître lui, Cyprien, cafetier depuis trente ans dans le quartier de la place Clichy !

— Ne répétez pas, Eusèbe, que la crise via crescendo...

— Crescendo... crescendo vous-même !...

Cyprien patron, outré de tant d'impudence, jeta à la tête d'Eusèbe garçon le verre de pernod qu'il s'apprêtait à servir à un client.

Le liquide visqueux emplît les yeux, la bouche et le nez d'Eusèbe, tandis qu'un éclat de verre lui coupait légèrement un doigt.

— Cela vaut cinq cents francs de dommages-intérêts, clama la victime devant le juge de paix du XVII^e arrondissement.

— Cinq cents francs, s'indigna Cyprien, cinq cents francs, vous aimez bien le pernod et parce que vous en avez bu un verre un peu trop vite, vous me réclamez cinq cents francs... profiteuse, va !

— Voyons, fait le juge de paix, conciliant, pourquoi en êtes-vous ainsi venus aux mains ?

— Parce qu'il a dit que la crise allait augmenter !

— Parce qu'il a prétendu qu'elle allait diminuer...

— Et, de plus, ajouta Eusèbe, indigné, il m'a traité de... de... crescendo...

— Ce n'est pas une injure !

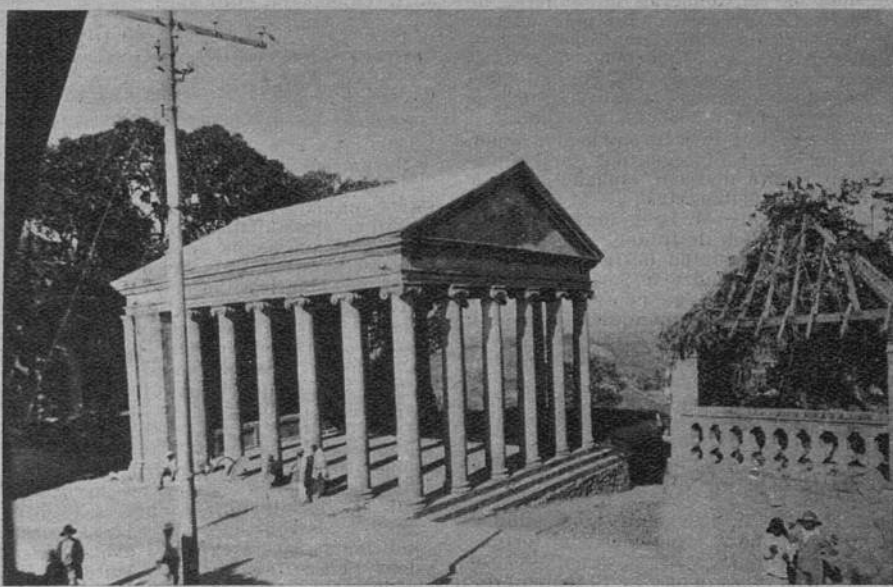
— Vous trouvez, monsieur le Juge de paix, eh bien, je ne suis pas de votre avis... et le pernod dans la figure, et le doigt coupé !...

Pour tout cela, Eusèbe obtint deux cents francs de dommages-intérêts, il partit s'exclamant :

— Deux cents francs seulement... j'irai en appel, je ne veux pas être douché au pernod et encore être traité de crescendo... pour deux cents francs !

SYLVIA RISSER.

TRIBUNAL MALGACHE



Le tribunal malgache de Fituzarana. (R.)

Voici le tribunal malgache (Fituzarana) de Tananarive.

Sur le modèle de la Maison Carrée de Nîmes, une architecture qui a dû bien surprendre les « habitués clients » au teint foncé, mais qui ne manque, en ce paysage imprévu, ni de noblesse ni de grandeur.

Le tribunal malgache, qui siège, pour ainsi dire, en plein vent, et s'occupe d'affaires de simple police, bénéficie d'une situation admirable, à l'extrémité d'un plateau qui domine la vallée. Il a été volontairement poussé si au bord de la pente, que, si l'on y accède de plain-pied d'un côté, il a

dû être « redressé » de l'autre, pour l'équilibre, par un mur de ciment et des barres de fer cachées dans les pierres sèches.

D'une simplicité, d'un bonheur de proportions dignes de l'antique, le tribunal de Tananarive a de quoi frapper, par sa majesté nue, les délinquants qui s'y doivent présenter régulièrement aux convocations du magistrat.

Il évoque, dans notre colonie lointaine, le génie bâtisseur de la France, et en même temps la puissance de lois basées sur la justice et l'égalité des citoyens... quelle que soit la teinte de leur peau ! J. S.

On accuse, on plaide, on juge...

Arsène Lupin valet de chambre.

« C'est un garçon d'une parfaite distinction, les personnes qui ont eu l'occasion de l'approcher lui prêtent beaucoup d'esprit, sa compagnie est agréable, car il captive quiconque le connaît et force la confiance. »

Oh ! oh ! quel dithyrambe ! à quel Laun, à quel don Juan, à quel séducteur peut-il s'appliquer ? Tout simplement à André Robberrecht... valet de chambre de son état et voleur par inclination. Et par qui est élaboré cet éloge imprévu ? par... la police : quel paradoxe !

En vérité, Robberrecht est un singulier personnage : issu d'une modeste famille belge, il quitte de bonne heure la capitale du roi Albert pour notre bonne ville ! Il se fait engager comme valet de chambre à Neuilly... Le soir même, il rend son tablier. — Je suis jeune, dit-il, j'ai vingt-trois ans, j'ai bon appétit et, ici, la nourriture est insuffisante !

Et, sans doute pour s'offrir des repas plus substantiels, il emporte de chez son éphémère patron cent cinquante mille francs de bijoux, un pardessus de bonne coupe et un smoking impeccable.

Excusez-moi, téléphone-t-il le lendemain au patron volé, mais j'aime non seulement être bien nourri, mais aussi être bien habillé !

Cet Arsène Lupin de l'office est un ironiste... La police recherche en vain le Belge. Impossible de le découvrir...

Au printemps 1931, une dame Martin engageait un valet de chambre nommé André Koper... Un beau soir, le domestique disparut emportant l'argenterie de la maison ; pour faire ses bagages plus commodément, il avait même demandé à un maroquinier des malles qu'il reçut au nom de sa patronne et dans lesquelles il entassa plateaux d'argent massif, couverts et objets d'art, la police alertée découvre qu'André Koper n'est autre qu'André Robberrecht... mais il court toujours...

Un photographe de Cirey, dans la Marne, reçut la visite d'un élégant gentleman qui lui tint à peu près ce langage :

— Je suis le comte Robert d'Artois, de passage chez mon ami, le comte de Castries... faites-moi quelques belles photographies que vous livrerez au château, au maître d'hôtel du comte : André Robert.

Le photographe livre les photos... André Robert, valet de chambre du comte de Castries avait déjà disparu, emportant argent et bijouterie : les photos permirent de voir qu'André Robert, Koper, le comte d'Artois et Robberrecht étaient un même et seul homme ; cette fois, il fut arrêté...

Désinvolte, élégant — il a une garde-robe complète dérobée à tous ses patrons successifs —, prolixe et aimable, le Belge nie en bloc et n'avoue que des peccadilles.

Evidemment, dit-il à M. Grébaut devant lequel il s'explique, assisté de son avocat, M^e David Lambert, évidemment, j'ai pris quelques vestons, des cravates, peut-être une pince à sucre — car je suis raffiné et n'aime pas prendre le sucre avec mes doigts — mais où est le mal ?

Et, souriant, Arsène Lupin valet de chambre conclut :

— Voyons, monsieur le Juge, réfléchissez, quel est le domestique qui ne s'habille pas avec les vêtements de ses patrons ?

Mais comme le montant de ses vols s'élève à trois ou quatre millions, le juge lui fit remarquer qu'il passerait en cour d'assises.

Tant mieux, fit Robberrecht, au moins je serai en vedette et après je trouverai une place intéressante... les femmes aiment beaucoup les valets de chambre qui ont eu des aventures.

Le mannequin et le chèque.

Seizième chambre correctionnelle : la plaignante, une jolie fille brune aux yeux de feu — selon le cliché — s'exprime avec indignation :

Où, monsieur le Président, depuis deux ans que je me trouvais à la maison R... — robes et manteaux pour dames — ce commanditaire me poursuivait... je suis une honnête fille et je n'ai rien voulu entendre !

Ensuite que s'est-il passé ? interroge le président.

Je ne voulais rien savoir, continue le mannequin, parce que M. D... c'est le nom du commanditaire — ne m'offrait rien !

Mais, interromp le président, pourquoi avez-vous changé d'avis ? Alors la demoiselle, l'air d'une « Carmen » outragée :

Parce qu'il m'a dit : la vie est chère, tout se paie, si vous voulez... je vous donnerai mille francs !

Et alors... vous avez accepté ?

Bien, entendu ! Cela est lancé d'un ton si convaincu que tout le monde rit, la demanderesse s'indigne :

Il n'y a vraiment pas de quoi rire ! Puis elle explique encore qu'après une soirée passée avec le commanditaire, celui-ci lui remit comme convenu un chèque de mille francs ; le lendemain matin, la brune enfant munie du précieux viatique, se rendit à la banque... hélas ! hélas ! trois fois hélas... le chèque était sans provision : gouterie dont le mannequin demande réparation à justice.

M. D..., un gros homme rouge et gêné, indique qu'en donnant le chèque, il était de bonne foi, il avait oublié de remettre de l'argent à la banque, voilà tout, ce qui lui vaut cette invective de la plaignante, l'air plus fragile que jamais :

Quand on n'a pas d'argent en banque, on ne courtise pas les jolies femmes ! Et le tribunal de donner à cette histoire de chèque sans provision l'épilogue de toutes les histoires de chèques sans provision : une amende.

Alors, la jolie fille de s'exclamer : — Une amende seulement, j'espérais qu'il aurait de la prison au moins — ô douceur au cœur féminin. A l'avenir, je n'accepterai plus de chèques... il me faudra de l'argent... c'est plus sûr ! Evidemment !

SYLVIA RISSE.

LES CHEVAUX TRUQUÉS

(Suite de la page 2.)

Ce cheval truqué bénéficiera alors de décharges auxqueltes sa valeur, voire son âge, ne lui donneraient nullement droit.

Et comme il courra sous le nom de « veau », il partira à une cote rémunératrice et gagnera à deux ou trois cents contre un.

Ces coups de bandit se font généralement en province, où, les réunions hippiques étant plus rares, les fonctionnaires sont moins méfiantes et surtout professent un respect excessif pour tout entraîneur qui arrive de Paris.

J. Ginsbourg nous confiait à ce sujet : — Un jour, à V..., je faisais courir un assez bon cheval qui m'avait gagné quelques courses à Paris.

Quand je me présentai au pesage, je vis un monsieur fort distingué, coiffé d'un impeccable huit-reflets et armé d'une cravache à pommeau d'or — c'était le starter — me saluer bien bas et me demander :

— Monsieur Ginsbourg, comment votre cheval aime-t-il prendre le départ ?

— Je rendis son salut au starter et répondis :

— Comme les autres, monsieur. Vous pouvez même le tutoyer !

Une indéfrisable à cette pouliche !

Vous me direz : « Mais fort souvent un cheval qui prend le pedigree d'un autre n'a pas la même couleur de robe. »

Je répondrai à cela qu'on teint les chevaux comme les perruques humaines et que, pour que l'illusion soit complète, un entraîneur ne reculera même pas devant le prix d'une indéfrisable, bien qu'il soit fort coûteux certainement d'onduler la crinière d'un crack !

Croirez-vous même qu'un entraîneur marron fit un jour passer un poulain pour une pouliche et que les commissaires n'y virent que du feu ?

Mais, naturellement, je ne vous dirai pas à quel maquillage délicat il se livra ce jour-là.

Pourtant ne jetons pas toujours la pierre aux mêmes.

Les entraîneurs ne sont pas seuls à pouvoir tricher au jeu des courses.

Les jockeys tiennent aussi parfois les dés de ce malhonnête zanzi.

L'entente entre jockeys existe-t-elle ?

Les joueurs pensent trop facilement qu'il peut y avoir une entente entre jockeys pour permettre à l'un d'eux, moins joué que les camarades, de remporter la victoire.

Cette entente est tout à fait impossible. Il suffit d'un jockey honnête pour la faire échouer et, croyez-moi, dans chaque épreuve il y a plus d'un jockey honnête.

Allez donc demander à Jennings, par exemple, si bien pensant que ses camarades l'ont surnommé : « le pasteur », à l'intègre Bedeloup, à Semblat, Rabbe, Mac Gree, à tous les as de la cravache en un mot, d'entrer dans une combine de cet ordre.

Ils ont tout d'abord plus d'intérêt à courir droit.

Certes, il arrive qu'un jockey peu scrupuleux — qui ne sera jamais un jockey de grande écurie ou d'entraînement en vue — ne pousse pas son cheval parce qu'il aura mis sur un concurrent, mais c'est la grande exception et ces filous ne tardent pas à se faire pincer.

Il y a également le jockey qui « bourre » le camarade pour « désunir » sa monture et l'empêcher de gagner. Ce jockey-là n'est pas nécessairement un voleur. Il faut aussi compter avec le feu de l'action, la nervosité de l'effort, le désir de gagner.

Une vedette disparue, le jockey O'Connor, usa parfois d'un autre truc pour gagner une épreuve.

Sachant qu'un cheval dangereux de la course était très chatouilleux, il se plaçait à ses côtés, au moment de l'effort, et du bout de sa botte chatouillait le ventre de l'animal.

Stern, le grand Stern, roula un dimanche à Lonchamp son camarade Alec Carter, le plus élégant des jockeys d'avant guerre.

La culotte du crack craquée !

Ce jour-là, comme le cheval d'Alec entraînait premier dans la ligne droite, Stern, qui suivait, s'écria : « Carter, ta culotte vient de craquer ! »

Carter se retourna et Stern en profita pour passer et lui souffler l'épreuve d'une courte encolure.

Finesses de métier encore. Et puis, Stern comme O'Connor rattrapait ces petits coups en enlevant d'autres épreuves à force d'énergie et de science.

Voilà donc la question vidée des malhonnêtetés qui menacent les joueurs de courses.

Les plus coûteuses sont l'exception, et si ce jeu se termine toujours par une perte au bout de l'année, les turfistes doivent surtout s'en prendre aux incidents de courses et aux chevaux eux-mêmes, car il arrive que les cracks les plus sûrs se lèvent du pied gauche, sans trop savoir pourquoi.

J. K.

Mlle Lenormand

(Suite de la page 11.)

police, pour exercice de divination ou pronostication et explication de songes. Elle ne risquait plus qu'une amende ou, tout au plus, quelques jours de prison.

Le procureur interjeta appel et gagna le procès. L'ordonnance de non-lieu fut infirmée et la noble étrangère fut renvoyée devant le tribunal de Louvain, pour escroquerie. Elle s'y présenta le 7 juin 1821.

Sa défense fut assez habile. « Je suis, dit-elle, la victime de la trop grande importance de mes prédictions dans les événements historiques ! »

La déposition de la femme de chambre et du tapissier firent pleurer de rire toute l'assistance ; mais le procureur du Roi, Van der Vekena, sut rétablir le silence par un réquisitoire très digne. Il arracha au tribunal une condamnation, pour escroquerie, à un an de prison et à cinquante florins d'amende.

L'illustre farceuse ne s'attendait pas à ce résultat qui devait porter un rude coup à sa réputation. Elle fit appel et déposa un mémoire dans lequel elle adressa des injures au juge de Louvain.

Le procureur demanda le rejet de l'appel et se réserva le droit d'inculper l'appelante pour injures apportées à la magistrature.

La Cour fut clément. Le 27 juillet, elle infirma le jugement, prononça une simple amende de quinze francs et ordonna la saisie des « tarots » !

Heureuse d'en être quitte à si bon compte, elle jugea prudent de ne pas attendre qu'on lui fit le second procès dont le procureur l'avait menacée et se hâta de rentrer « en sa bonne ville de Paris ».

Elle y publia un nouveau livre, orné de son portrait, intitulé : *Souvenirs de Belgique, cent jours d'infortune ou le Procès mémorable* ; mais elle ne franchit plus jamais les frontières !

Elle se vantait qu'elle vivrait cent vingt-quatre ans. Ses tarots ne l'avaient trompée que de cinquante-trois ans, puisqu'elle mourut en 1843, âgée de soixante et onze ans, âge d'autant plus respectable qu'elle souffrait, depuis un quart de siècle, d'adiposité.

Nulle autre pythonisse n'a pu égaler la Lenormand, parce que son époque était toute au mysticisme. On croyait aveuglément en la théorie du magnétisme animal, invention du docteur allemand Mesmer ; on avait une foi absolue en l'occultisme, mis à la mode par le charlatan de Palerme Joseph Balsamo, alias comte de Cagliostro, et les Roses-Croix, ces illuminés d'Allemagne, avaient fait de nombreux disciples en France, M^{lle} Lenormand, incapable d'inventer ou d'innover, s'est contentée de profiter de toutes ces abérations pour se moquer de tous et tirer profit de chacun.

G. M.

L'impressionnant Silence

La trop fameuse chambre des aveux spontanés a-t-elle vécu et va-t-on, chez nous, s'inspirer, pour faire avouer les criminels, des recherches curieuses de certain haut policier italien ?

Ce détective réputé, qui fut pendant de longues années un policier officiel et dirige maintenant à Naples une agence de renseignements privés, vient, dans un copieux ouvrage adressé à ses anciens chefs, de préconiser une nouvelle méthode pour forcer les aveux des criminels qui s'obstinent à nier leurs forfaits.

Ce procédé consiste à imposer au présumé coupable un isolement complet d'au moins huit jours.

On l'installe dans un cachot où on lui sert de bons repas, mais où personne ne lui adresse la parole.

Tout d'abord, l'homme a l'air de s'y faire. Puis il questionne ses gardiens et les insulte bientôt, tant leur mutisme lui porte sur les nerfs.

Enfin, n'en pouvant plus, son secret aussi le gênant, l'inculpe, pour entendre de nouveau le son d'une autre voix que la sienne, demande à parler au juge.

Quand on lui donne immédiatement satisfaction, il a des chances de se reprendre et de rentrer cette fois dans un mutisme qui menace d'être définitif. L'homme retrouve en effet, dans les questions du juge, la force nécessaire pour supporter cette terrible existence silencieuse pendant des semaines, voire des mois.

L'accusateur se lasserait dans ce cas et comme les preuves de la culpabilité du sujet ne seront pas corroborées par les aveux de ce dernier, le juge devra le remettre en liberté.

Aussi notre policier officieux préconise-t-il aussi quand, dans sa surexcitation, l'homme semble prêt aux aveux, non point de le conduire immédiatement chez le juge, mais de lui donner tout ce qu'il faut pour écrire.

La police italienne serait décidée à expérimenter cette méthode, moins cruelle, avouons-le, que celles employées par certaines polices.



Seins

développés, reconstitués,
embellis, raffermis par les
PILULES ORIENTALES

Le meilleur reconstituant pour la
femme qui désire obtenir, recouvrer
ou conserver une belle Poitrine.

Flacon contre rembourse. 18 fr. 50

J. RATIE ph. 45, r. de l'Ecluse, Paris 10^e
Dépôts à Bruxelles: Ph^{ies} Delacroix et St-
Michel. Genève: Pharm. des Bergues.

DÉTATOUAGE

sans piqure, sans acide, sans électricité.

PRODUITS — METHODE DIOU
Montreuil-sous-Bois (SEINE)
17, Rue des Bons-Plants, 17.

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE
envoyée à l'essai, vous
soumettrez de près ou
de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à
M^{me} GILLET, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa brochure, grat. N° 4.

GAGNEZ 1 000 frs par mois et plus pend.
loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire:
Manufacture PAX G., à Marseille.

100 Fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes,
travail assuré. Manuf. VULCAN, 10, Lyon

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante
M^{me} MARYS, 45, r. Laborde, Paris-8^e
Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

C'est à l'Ecole Spéciale d'Administration seule
28, Bd des Invalides, Paris-7^e que l'on a volume gratuit,
128 pages, documentation comp. éte, France, Colonies, Carrières

DE L'ETAT

GARANTI 5 ANS

12 MOIS DE CREDIT

8 JOURS à L'ESSAI

CARILLON WESTMINSTER 4/4

1^{er} versement un mois après la livraison

au choix **33.** par mois
FRS))

Je prie la maison GIRARD et BOITTE, 112, rue Réaumur, à Paris,
de m'envoyer un carillon WESTMINSTER 4/4, mouvement 8 jours, indé-
comptable, en cuivre massif, sonnant les quatre quarts sur huit gongs har-
monieux, au prix de fr. 396 » que je paierai à la poste, au compte chèques
postaux 979 Paris fr. 33. » par mois (pendant 12 mois, jusqu'à complet
paiement. Un bulletin de garantie de 5 ans est délivré avec chaque carillon.
Je choisis le N° 15, haut. 75 cm., annoncé, en chêne clair ou foncé sculp-
tures soignées prises dans la masse, ébénisterie soignée, une glace biseautée.
Je choisis le N° 18, haut. 72 cm., ébénisterie soignée en ronce de noyer
patiné, glace biseautée.
(Biffer le numéro et la désignation du modèle que l'on ne désire pas rece-
voir.)

NOM, PRÉNOMS..... P. O. 8
PROFESSION.....
DOMICILE.....
DÉPARTEMENT..... GARE.....
FAIT A..... LE..... 1932.
Signature :

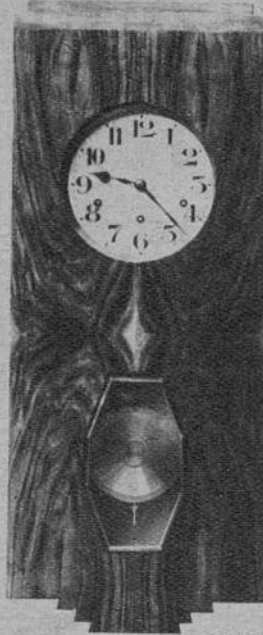
N° 15.

DEMANDEZ
notre Catalogue
général n° 66.

Girard & Boitte

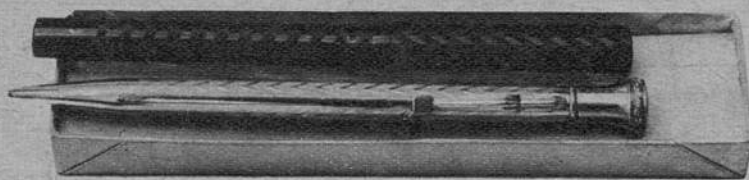
112, rue Réaumur,

PARIS (2^{me})



N° 18.

PRIME AUX LECTEURS



Pendant 15 jours seulement

Tout lecteur qui nous enverra ce bon accompagné d'un mandat
de **15 francs** pour tous frais (port et emballage compris),
recevra franco un **ÉCRIN** contenant :

Un porte-plume réservoir, modèle Régulier et
Un très joli porte-mine argenté et guilloché

Le nombre de ces primes étant limité, écrivez aujourd'hui même directement à :

LA PROPAGANDE DES GRANDES MARQUES
(Service porte-plumes) 51, Rue du Rocher, PARIS-8^e

Le Super
Hétérodyné
de Grand Luxe

E. ANCEL

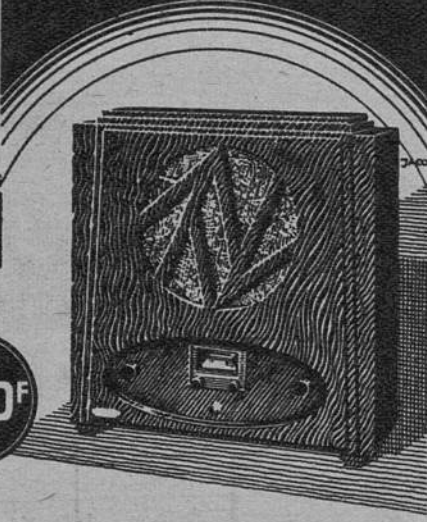
GARANTI
2 ANS

CONSTRUIT ENTièrement AVEC DU MATÉRIEL FRANÇAIS
**GRANDE SENSIBILITÉ ET
SELECTIVITÉ EXTREME**
TOUS SECTEURS ALTERNATIFS OU CONTINUS
TOUS LES POSTES EUROPÉENS
SANS ANTENNE NI TERRE

COMPLÈT EN ORDRE DE MARCHÉ
A CREDIT 350⁰ A LA COMMANDE
ET 12 MENSUALITÉS DE 200⁰

2500⁰

E. ANCEL, CONSTRUCTEUR
93, RUE DE ROME, PARIS - TEL. WAGRAM 96-21



Le Relieur "Police-Magazine"

GARDEZ AVEC SOIN VOS NUMÉROS
EN UTILISANT NOTRE RELIEUR

Établi pour contenir 52 numéros et dans lequel les journaux sont fixés sans être ni
collés ni perforés. Les fascicules ainsi reliés s'ouvrent **COMPLÈTEMENT A PLAT.**

ILS PEUVENT ÊTRE ENLEVÉS ET REMIS A VOLONTÉ.

PRIX : En vente à nos bureaux. ... 9 fr.
Envoi franco : France ... 11 fr.
Étranger ... 14 fr.

Adresser commandes et mandats à l'Administration de **POLICE-MAGAZINE**, 30, Rue
Saint-Lazare, PARIS (IX^e). — **AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT.**

Le Gérant : F. TINESSE.

MONTRE-BRACELET "SPORTIV'UTILIA"

LA GRANDE NOUVEAUTÉ DU JOUR

Plus de verre cassé, plus d'aiguilles faussées

Toute l'enveloppe du mouvement est
métallique et l'HEURE se lit dans le gui-
chet, les minutes dans la lunette en demi-
cercle et les secondes sur le petit cadran
au-dessous. Suppression du verre et des
aiguilles. C'est la **MONTRE élégante,
pratique, incassable.** Boîtier en métal
chromé aux jolis reflets bleus-platine.
Heure sautante, ainsi nommée parce que
le chiffre semble faire un saut pour lais-
ser apparaître son suivant.

Mouvement ancre extra, seul capable
d'assurer la régularité de marche et de
fonctionnement. **Garanti 5 ans - Bracelet
cuir mode.**

Convient à ceux qui pratiquent les sports,
à ceux dont le travail exige des efforts vifs
ou brusques, à tous ceux enfin qui
redoutent la rupture du verre et le bris des aiguilles. Cette
magnifique Montre-Bracelet est expédiée partout aux conditions
du bulletin ci-dessous.

15 MOIS DE CRÉDIT



BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'expédier la **MONTRE-
BRACELET "SPORTIV"** au prix de
225 frs, que je m'engage à payer à raison
de 15 frs par mois jusqu'à complet paie-
ment, frais d'encaissement de 1 fr. par
traite à ma charge.

Nom et prénoms.....
Adresse..... Signature :
Ville.....
Département.....

Détacher ce bulletin et l'envoyer à l'ÉCONOMIE PRATIQUE, 15, r. d'Enghien, PARIS-10^e
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS

SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQUES
SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL
MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES
SYPHILIS, BLENNORRÉES, URETHRITES, PROSTATE,
CYSTITES, PERTES, METRITES, IMPUISSANCE
Traitement facile à appliquer soi-même
à l'insu de tous. Efficace et sûr
SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX
Venir écrire: Doct. 71, r. de Provence, 71, Paris-9^e
Angle Chaussée d'Antin

250 timbres différents 40 pays aucun français:
10 fr. Ico. A. PÉLOT, Pl. Jeanne-d'Arc, Biarritz.

L'ENNUI C'EST LA MORT !

POUR RIRE et FAIRE RIRE

Demandez les catalogues *Farces*
Attrapes, *Surprises*, pour Soirées
et dîners, *Chansons*, *Monologues*,
Prétextes, *Physique*, *Ma-*
gnétisme, *Librairie*. — Envoi contre
2 fr. Se recommander du journal
H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris.
Maison fondée en 1908.

CETTE SEMAINE, MON CINÉ PUBLIE

le **ROMAN-CINÉ** complet

Le Roi du Cirage

D'APRÈS LE GRAND FILM PATHÉ-NATAN

Interprété par le célèbre comique **MILTON**

En vente partout : le **N° 75 Centimes**

Imp. CRÉTY. — CORBEIL



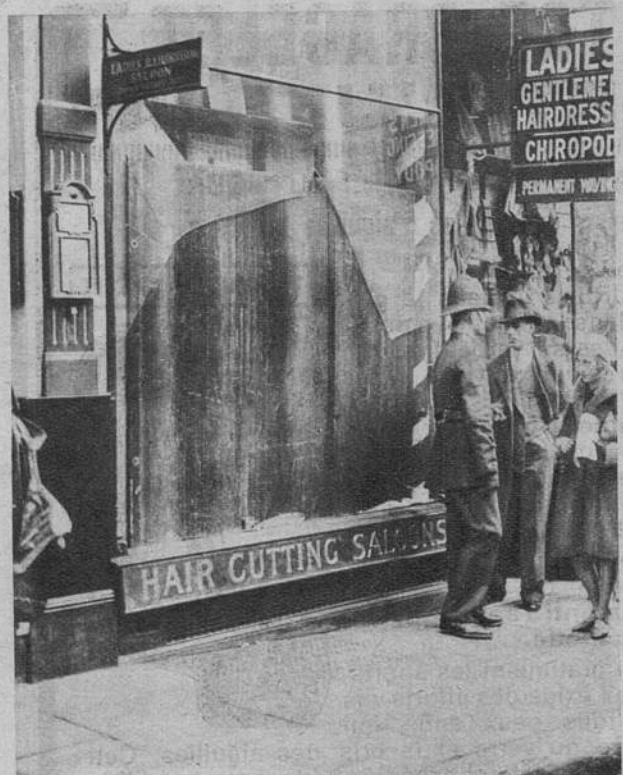
Un des bureaux de poste de Joinville, la « cité du cinéma français », vient d'être cambriolé. Les voleurs, surpris dans leur « travail », emportèrent... un franc cinquante. Voici l'entrée du bureau de poste. (R.)



Et voici, à Joinville, M. Xavier Guichard, directeur de la police judiciaire, questionné, après les investigations d'usage, par les journalistes. Les voleurs entrèrent par un soupirail à charbon. (R.)



A Berlin, dans un parc d'attractions, le propriétaire d'une baraque foraine a été tué par sa femme. La jalousie est à l'origine du drame. Tous les « banquistes » ont assisté aux obsèques. (R.)



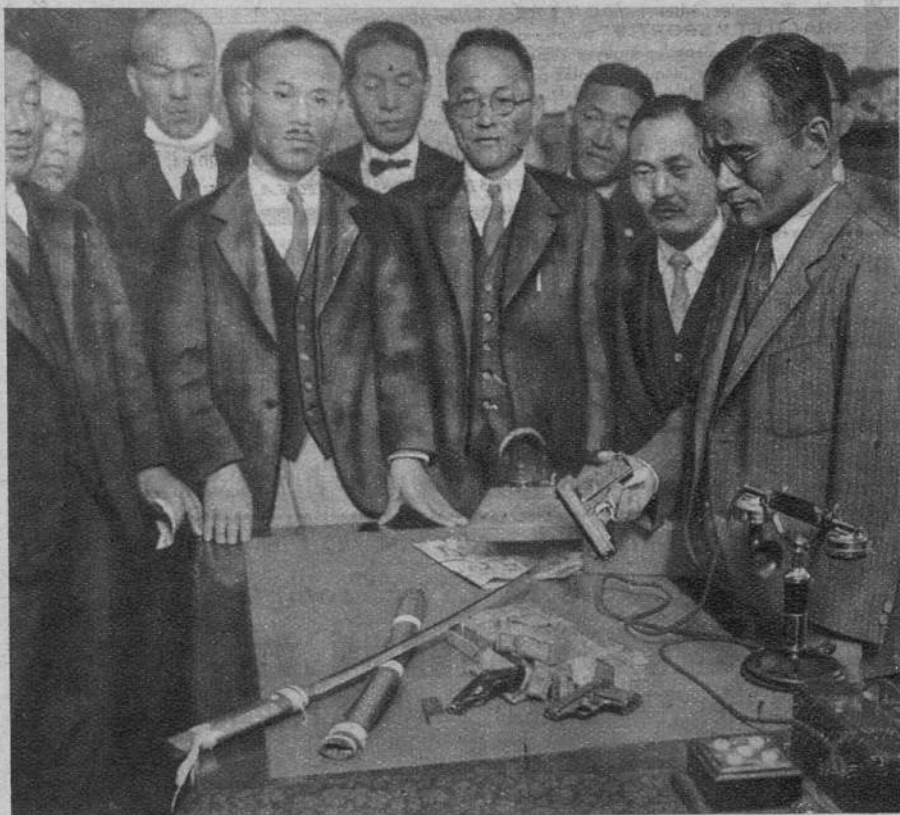
Au cours des bagarres qui marquèrent la manifestation, dans les rues de Londres, des « marcheurs de la faim », de nombreuses vitrines, notamment à Villiers Street, furent brisées à coups de pierres. (K.)



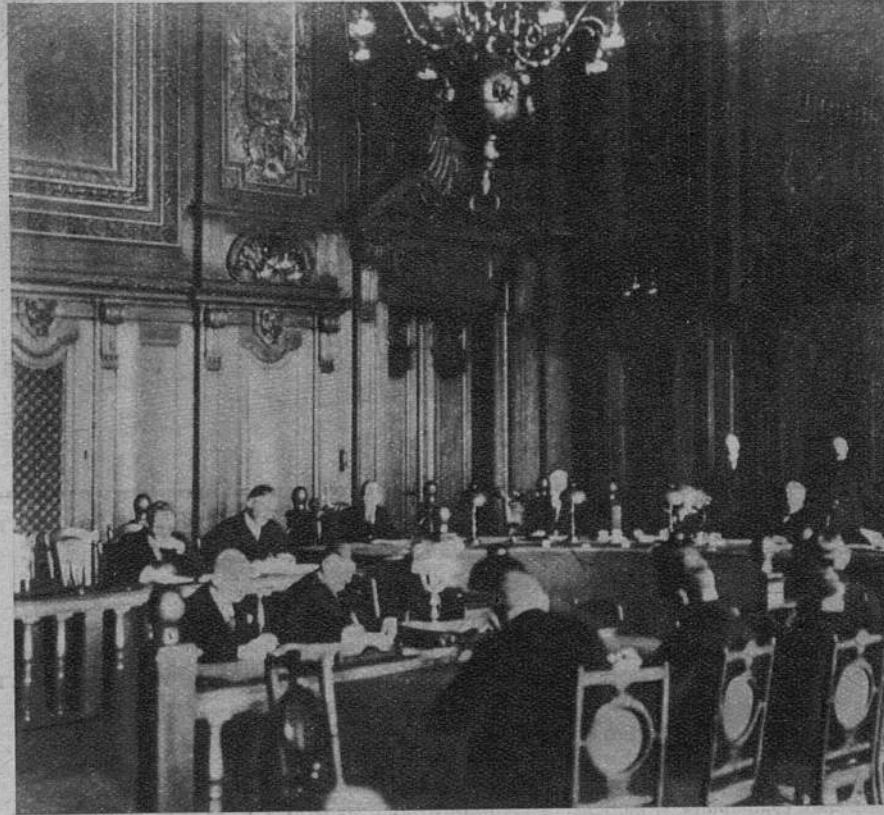
Voici une photographie prise au cours des mêmes incidents. La police montée londonienne disperse les chômeurs à la lisière d'Hyde Park. De nombreux blessés. (K.)



Ce cliché, pris sur la grande pelouse d'Hyde Park, donnera une idée de la foule qui se pressait, manifestants et spectateurs, au cours de la manifestation monstre des « marcheurs de la faim ». (K.)



Des « pilliers de banque » audacieux entre tous ont opéré à Tokio. Ils ont été capturés, mais l'argent dérobé n'a pas été retrouvé. Voici les armes des malfaiteurs. (K.)



Une vue du procès qui, à Leipzig, a mis aux prises les représentants de la Prusse avec ceux du Reich. Le président, M. Bumke, rend la sentence. (W. W.)